

# BULLETIN

SEMESTRIEL

## DE LA SOCIÉTÉ

DES

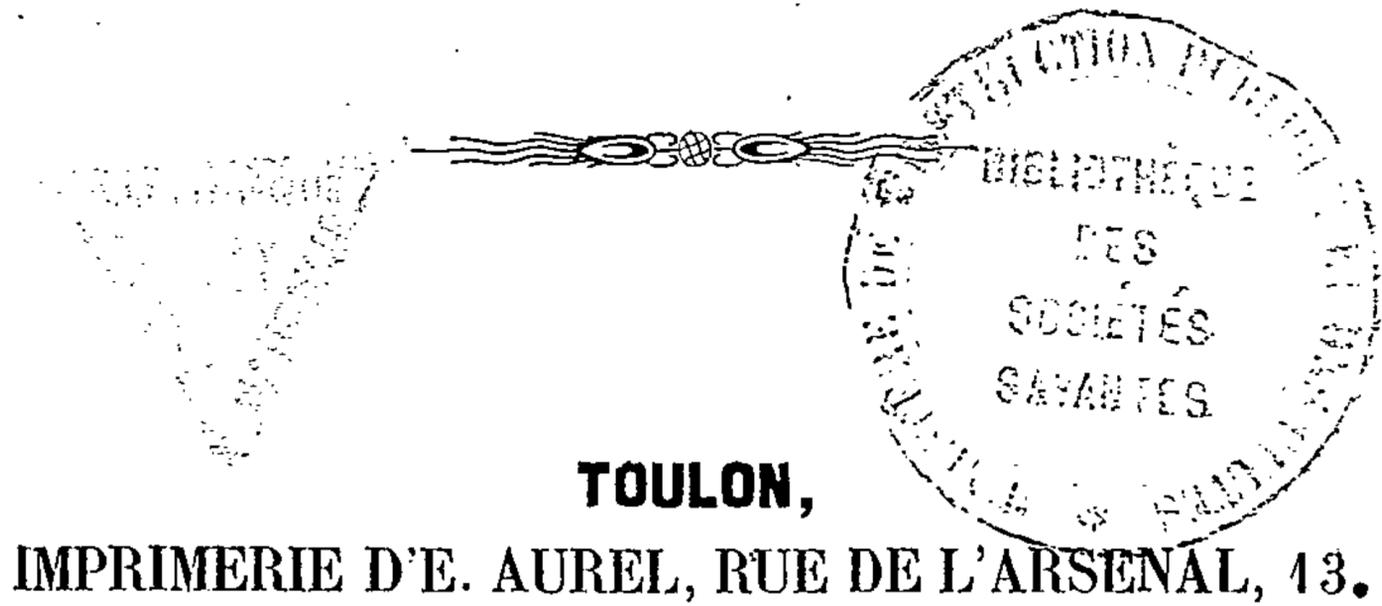
SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DU DÉPARTEMENT DU VAR,

SÉANT A TOULON.

Sparsa colligo.

Vingtième Année. — N° I.



Per. 80

1852.

12486

---

---

## TABLE DES MATIÈRES.



	Pages.
Noms des Membres du bureau de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département du Var, séant à Toulon.....	5
Mémoire sur l'ancien Tauroentum, par le chanoine Ma- gloire Giraud.....	23
Azéla ou la Beauté, par Charles Poncey homme de lettres.	87

---

NOTA. — La Société déclare n'approuver ni improuver les opinions émises par les auteurs des ouvrages imprimés dans ses bulletins.



# NOMS

DES MEMBRES RÉSIDANTS ET CORRESPONDANTS.

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

DE LA SOCIÉTÉ

DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES

du Département du Var,

SÉANT A TOULON.

---

2<sup>e</sup> SEMESTRE DE L'ANNÉE 1851.

---

## BUREAU.

Loestcher, professeur de langues vivantes, président.

Poncy, Charles, homme de lettres, vice-président.

Germain, avocat, secrétaire général.

Ginoux, artiste peintre, secrétaire.

Sénéquier, artiste peintre, trésorier.

Henry, archiviste.

## MEMBRE HONORAIRE.

1814. Robert, ex-directeur du jardin botanique.

1823. Garnier, sous-commissaire de marine, membre  
de plusieurs sociétés savantes.

## MEMBRES RÉSIDANTS.

1831. Curel, directeur de l'école communale supérieure.
1838. Burles, agent-voyer de l'arrondissement de Toulon.
1841. D'Estienne d'Orvès, propriétaire.
1842. C. Poncy, homme de lettres, membre de plusieurs sociétés savantes.
1843. Loestcher, professeur de langues vivantes.
1845. Garbeiron, lieutenant de vaisseau.
- Henry, archiviste de la ville, membre de plusieurs sociétés savantes, correspondant de M. le ministre de l'instruction publique pour les travaux historiques.
- Ledeau, propriétaire.
1846. V. Thouron, notaire.
- Zurcher, lieutenant de vaisseau.
1847. Mouttet, avoué.
- Barralier, chirurgien de première classe de la marine.
- Courdouan, artiste peintre.
- Cauvin, artiste peintre.
- Sénéquier, artiste peintre.
- L. Germain, avocat, membre de la société des sciences et arts du département de l'Aude.
- Coste, artiste peintre.
- Bonnifay, sculpteur de la marine.
- De la Pâquerie (Lefebvre) lieutenant de vaisseau.

1847. Liautaud , chirurgien de première classe de la marine.
1848. Clausoles , professeur au collège.  
— Hallo , avocat.  
— Bessat , avocat.
1850. Coquerel , chirurgien de deuxième classe de la marine.  
— Cosman , lieutenant de vaisseau.  
— Bravet , fils , avocat.
1851. Gouzian , chirurgien de deuxième classe de la marine.  
— Prévôt , capitaine du génie.

#### MEMBRES CORRESPONDANTS.

1819. Laure , agronome à la Valette ( Var ).
1826. Denis (Alphonse), ancien député du Var, à Hyères.
1832. Ortolan , professeur de droit à Paris.
1834. Denis , Ferdinand , homme de lettres à Paris.
1836. Méry, Louis , professeur à la faculté des lettres à Aix.  
— Méry , Joseph , homme de lettres à Paris.
1838. Vienne , ancien archiviste de la société, à Gevray-Chambertin ( Côte-d'Or ).  
— Guyon , docteur en médecine à Alger.  
— Lauret , artiste peintre à Alger.
1841. Barbaroux , ancien juge de paix , à Constantine ( Afrique ).
1842. Bérard , contre-amiral à Toulon.
1845. Berthulus , médecin à Marseille.

1845. Cavalier , médecin à Draguignan.  
 — Roux , secrétaire général de la société de statistique de Marseille.
1846. Leguillou , chirurgien de deuxième classe de la marine.
1847. Merme , capitaine d'artillerie de marine à Saint-Denis ( île de la Réunion ).  
 — Brun , avocat à Brignoles.  
 — Rusterrucci , professeur de mathématiques à Bastia ( Corse ).
1848. Rostan , avocat , correspondant de M. le ministre de l'instruction publique pour les travaux historiques , à Saint-Maximin ( Var ).  
 — Juglard , inspecteur des salles d'asile , à Draguignan.
1849. Louis Daumas , sculpteur à Paris.  
 — Jean Daumas , sculpteur à Paris.  
 — Giraud Magloire , correspondant de M. le ministre de l'instruction publique pour les travaux historiques , membre de plusieurs sociétés savantes , chanoine , recteur de Saint-Cyr ( Var ).  
 — De Martonne, Alfred, homme de lettres, à Paris.  
 — Fouque , artiste peintre , à Paris.
1850. Pichat , Laurent , homme de lettres , à Paris.  
 — Richard , chef de bataillon du génie , aux îles d'Hyères ( Var ).  
 — Féraud ( l'abbé ) membre de plusieurs sociétés savantes , correspondant de M. le ministre de l'instruction publique pour les travaux historiques , recteur de Sienes ( Basses-Alpes ).

1850. Larguier, Casimir, homme de lettres, à Marseille.  
 1851. Cros, docteur en droit, président de la société  
 des arts et sciences du département de l'Aude,  
 à Carcassonne.  
 — Astouin, ancien constituant, poète et ouvrier  
 portefaix, à Marseille.

### MEMBRES ÉTRANGERS.

1811. De Kirkoff (chevalier) docteur médecin, à Anvers.  
 1823. Vanbrée (chevalier) professeur à l'académie des  
 beaux arts, à Anvers.  
 1825. De Tietland (baron) membres de plusieurs so-  
 ciétés savantes, à Amsterdam.  
 1828. E. de Kirkoff, membre honoraire de l'académie  
 grand ducale, à Iéna.  
 1834. De Keiser, artiste peintre, à Anvers.  
 1835. Bogaërts, homme de lettres, à Bruxelles.  
 1836. Kerkove (le comte) dit de Kirkoff de Varent, an-  
 cien médecin en chef des hôpitaux militaires  
 à Anvers. G. C. \*.  
 1840. Kaiser, sculpteur à Bruxelles.  
 — Hart, sculpteur à Bruxelles.  
 1845. Nartin, homme de lettres, à Anvers.  
 1847. Rigaud, docteur en médecine à Londres.  
 1851. A. Lumbroso, premier médecin du bey de Tunis,  
 grand officier de l'ordre du Nichan Iftihar,  
 chevalier de la Légion-d'Honneur.

Certifié conforme :

*Le secrétaire général, L. GERMAIN, Avocat.*



**MÉMOIRE**

**SUR**

**L'ANCIEN**

**TAUROENTUM**

**PAR**

**LE CHANOINE MAGLOIRE GIRAUD.**

Nunc passim, vix reliquias, vix nomina servans  
Obruitur. propriis non agnoscenda ruinis.

(VIRGILE.)





## AVANT-PROPOS.



PENDANT mon administration de la paroisse de Saint-Cyr, déjà longue d'un quart de siècle, j'allais souvent me promener au milieu des ruines antiques, situées sur le bord de la mer, à un kilomètre et demi du village. Ce site est si beau ! tant de souvenirs s'y rattachent ! De ce point le regard embrasse la mer dans toute son étendue jusqu'à l'horizon, et pénètre dans les sinuosités et les enfoncements d'un golfe dont les gracieux contours se dessinent sur un fond de verdure d'où se détachent comme pour varier et embellir le paysage, de nombreuses *bastides* (1), l'humble hameau des Lèques

(1) Habitations champêtres.

et la jolie petite ville de la Ciotat, qui se mire dans l'eau.

Rien de délicieux comme cette côte; elle présente une merveilleuse variété d'aspects: tantôt projetée au-dessus des flots en saillies dentelées, en promontoires escarpés; tantôt retirée, échancrée en baies, en criques *nympharum domus*. D'un côté les sombres collines du cap de l'Aigle aux formes capricieuses et bizarres, de l'autre la montagne des Baumèles revêtue de son éternelle verdure, et sa petite forteresse, vieux château s'élevant avec fierté, au-dessus de la mer, sur un haut et inaccessible rocher, ferment ce golfe où, sur la foi d'un ciel sans nuages, glisse timidement la barque légère. En face, l'île Verte, *l'insula Torenti* du moyen-âge, dont les souvenirs historiques ne sont pas sans intérêt. A vos pieds, la mer, tantôt calme et tranquille, reflète, comme un miroir les objets d'alentour; tantôt, faiblement agitée par la brise, balance mollement ses eaux, et vient, de sa vague mourante, caresser les roches moussues; tantôt écumant de colère, les bat de ses flots soulevés, se déchire à la pointe des rocs en innombrables aigrettes, et fait entendre, dans ses *élançements admirables* (1), ces roulements lointains, qui frappent l'oreille d'un morne et solennel murmure. Partout une végétation luxuriante et perpétuelle. On dirait

(1) *Mirabiles elationes maris*. — Ps. xcii. — 6.

que la nature n'a jamais peint avec plus d'amour un paysage semblable à celui qui vous entoure. Là, c'est une immense forêt de pins dont le sombre feuillage rehausse l'éclat de la zone qu'elle termine. Plus bas, la teinte moins sévère de l'olivier contraste avec la douce verdure dont la plaine est tapissée. Du fond du tableau se détachent, par leur éclatante blancheur, le village de Saint-Cyr et son modeste clocher à demi caché sous le feuillage de longs peupliers, et ses mille *bastides*, liées entre elles par une guirlande de côteaux verdoyants, et semées sans ordre dans un bassin fertile où l'olivier se mêle avec la vigne, l'amandier, le cerisier, et ne dédaigne pas d'ombrager des champs qui jaunissent sous les épis. A l'est se déroule un désert de sables mouvants comme une autre mer que l'impétuosité du vent remue comme des vagues, déplaçant et transformant sans cesse leurs monticules, petit Sahara à l'extrémité duquel s'élève un bouquet de pins à parasol, jetés là par la nature comme pour donner à ce site un certain air d'oasis qui lui ôte ce qu'il a de triste et de sauvage; car vous vous croiriez transportés dans les sables de la Lybie. Tout à coup, par une transition aussi brusque qu'agréable, le tableau change, et la vue se repose sur de riantes collines entassées les unes sur les autres en forme d'amphithéâtre, où fleurissent les plus belles productions de la culture. Cette ligne onduleuse, pleine de gran-

deur et de beauté, ces mouvements gracieux de terrain qui vont se perdre, couverts de vignobles, dans des élévations infinies, offrent de vastes et abondantes vallées, des vallées productives, des terres privilégiées de la fertilité. Enfin, sur le dernier plan, dans un lointain riche de tons et de contours, la montagne de la Sainte-Baume, aux pieux souvernis, étend ses lignes pittoresques et harmonieuses, confondant sa teinte bleuâtre avec l'azur des cieux, immense et magnifique horizon, perspective délicieuse, dont l'amant de la belle nature se plaît à rassasier ses regards.

J'aimais à jouir de ce riant panorama, de cet imposant tableau. Tantôt assis sur un socle, je contemplais les beautés de ce frais paysage; tantôt appuyé sur quelque mur antique, je promenaï mes regards sur les vieux débris qui meublent le sol, restes d'un autre âge sur lesquels le génie des ruines a jeté son voile de tristesse et de deuil; j'admirais la solidité de ces constructions qui ont traversé tant de siècles, vestiges encore debout, squelettes inanimés qui témoignent des outrages du temps, ce grand destructeur de toutes choses (*tempus edax rerum*). Jamais je ne quittais ces lieux sans avoir éprouvé une indéfinissable émotion, et sans emporter quelque objet plus ou moins précieux que le hasard me faisait découvrir. Ainsi, je formais un médailler curieux et une rare collection des plus beaux marbres antiques.

Puis, je fus désireux de connaître ce qu'on avait écrit sur ces ruines. A mesure que je lisais les ouvrages de ceux qui les avaient décrites, le cercle de mes idées s'élargissait, et ma curiosité ne fut pleinement satisfaite qu'après avoir parcouru tous ceux des auteurs anciens et modernes qui s'en étaient occupés.

Mais que d'erreurs et de contradictions cette étude sérieuse et la connaissance exacte des lieux me firent remarquer dans leurs écrits ! Qu'on en juge : l'un nous apprend, le plus sérieusement du monde, qu'on voit, au fond de l'eau, des rues, des places, de vastes édifices, qui ne sont autre chose que quelques pièces d'architecture et quelques pans de murailles ensevelis dans la mer. Un autre a pris pour des matériaux destinés à de grandes constructions, d'énormes blocs d'une espèce de marbre gris, extraits, il y a moins d'un demi-siècle, des carrières des Baumèles par le propriétaire de ce domaine. Tantôt on nous dit que ces ruines sont les restes d'une villa; tantôt que ce sont les vestiges d'une ville considérable. Tandis que la foule des géographes et des historiens assure que là était le *Tauroentum* des Marseillais, un auteur s'efforce d'établir que c'est le *Citharista* des Romains. Celui-ci fait périr *Tauroentum* par un tremblement de terre ou tout au moins par une violente secousse; celui-là, après avoir fixé l'époque de cette catastrophe au III<sup>e</sup> siècle, fait périr une seconde fois cette ville par la même

cause deux siècles plus tard. L'un prétend que les Sarrasins vinrent détruire Tauroentum; un autre pense qu'à l'époque de leur invasion en Provence cette ville avait déjà cessé d'exister. Il en est qui soutiennent que là il y avait autrefois un évêque, et que cet évêque avait une maison à Ceireste où il allait passer quelques mois de l'année. Se figure-t-on les évêques de la primitive Église, pauvres et persécutés, qui ont des maisons de plaisance pour y passer la belle saison? D'autres ont cru que cet évêché fut transféré à Toulon dans le V<sup>e</sup> siècle, tandis que certains avancent, sans plus de fondement, que ce fut l'évêché de *Citharista* (1). Enfin, à peine deux auteurs se rencontrent qui partagent la même opinion; quelquefois le même écrivain se contredit lui-même. Ainsi, tel historien qui attribue aux Phocéens la fondation de Tauroentum, dit ailleurs que cette ville fut bâtie par les Marseillais; cet autre, après avoir reconnu dans les ruines de *Taurento* les restes d'une

(1) Le concile d'Aquilée, tenu en 381, celui de Turin en 401, et la bulle de Zozime, pape, de l'année 417, aux évêques d'Espagne, des Gaules et d'Afrique (bulle dont on s'autorise), ne font pas mention d'un évêque à *Citharista*, mais de paroisses enclavées dans le diocèse de Marseille, que le métropolitain d'Arles revendiquait comme dépendantes du sien. Nous avons plusieurs exemples de ces enclaves. Marseille avait autrefois Saint-Cannat au milieu du diocèse d'Aix, et Aix avait Istres au centre de celui d'Arles.

*ville* fortifiée , penche ensuite , trompé par le grand nombre de briques trouvées en ce lieu , pour un simple établissement de poterie. Enfin sur la position topographique de cette colonie phocéenne que d'erreurs n'a-t-on pas avancées !

Au milieu de ce dédale d'opinions, je m'appliquai à constater ce qu'il y avait de vrai ou d'inexact dans les divers ouvrages , et j'y consacrai les rares loisirs de mon ministère pastoral. Aidé de leurs observations et guidé par les traditions locales que j'avais pu recueillir mieux que tout autre, je parvins à acquérir des notions exactes sur ces intéressantes ruines , et je conçus l'idée de réunir mes notes et d'envisager les ruines de Tauroentum au point de vue archéologique , topographique et historico-critique , plan qui , à la nouveauté , joindrait l'avantage de traiter cette matière sur une large base , et de renfermer dans un seul cadre tout ce que les auteurs , soit anciens , soit modernes , avaient écrit sur cette ville. Pour atteindre ce but , je me suis appuyé des lumières de ceux qui ont écrit avant moi. Il ne serait donc pas surprenant qu'on trouvât dans mon ouvrage de longs passages puisés dans Papon , Danville , Marin , Achart , Thibaudeau , Garcin et autres. Je les ai copiés quelquefois sans scrupule ; mais en les citant , je n'ai pas été esclave de leurs opinions. Plus d'une fois , quoiqu'ils fussent mes maîtres , j'ai eu l'honneur de les combattre et de prouver leurs

erreurs ou leurs invraisemblances. J'indique à dessein les sources où j'ai puisé, afin que chacune de mes assertions puisse être contrôlée. « C'est à ce titre, a dit un savant (1), qu'un auteur obtient du public qui lit et qui juge, la confiance qu'il mérite. Quant à cet autre public qui, sans se soucier de lire, vante ou dénigre, suivant les passions qu'il éprouve ou celles qu'on lui inspire, ce n'est pas de lui qu'il s'agit, attendu que ce n'est pas pour lui qu'on écrit. »

D'ailleurs, ce mémoire, ou plutôt cette compilation, n'était pas destinée à la publicité. Loin de moi la prétention de me poser en écrivain. Peu jaloux d'être rangé au nombre de ceux qu'a si vivement flagellés le satirique de Rome (2), j'avais entrepris ce petit ouvrage pour mon utilité particulière, uniquement pour occuper les loisirs de ma solitude, lorsqu'un ami (3), dont le savoir égale le mérite, et qui, après avoir rempli les plus hautes charges dans la carrière des lettres, goûte maintenant dans ses

(1) Raoul-Rochette. Tableau des Catacombes de Rome. Avertissement page 1. Paris, 1837.

(2) . . . . . Tenet insanabile multos  
Scribendi cacoëthes. . . . .

(JUVÉNAL. Sat. VII, v. 51)

Mal très ancien, puisque Salomon (Ecclésiaste, c. XII—12) disait déjà : *Faciendi plures libros nullus est finis.*

(3) M. Cottard, recteur émérite de l'Académie de Strasbourg, actuellement maire de la Ciotat

foyers, selon le conseil d'un ancien, les douceurs d'un repos honorable *otium cum dignitate*, et tout récemment un haut et puissant personnage (1), qui veut bien m'honorer de son estime, ayant pris connaissance de mon manuscrit, en portèrent un jugement favorable; il leur parut *intéressant et contenir des aperçus très nouveaux*; aussi m'engagèrent-ils à le publier. Il ne fallait rien moins qu'un encouragement si flatteur pour vaincre mes répugnances et me déterminer à faire paraître le résultat de mes recherches sur les ruines de Tauroentum, non pas certes dans l'intérêt de la science qui n'en retirera aucun profit, mais pour l'agrément et l'utilité de mes compatriotes, qui me sauront gré, je l'espère, d'avoir recueilli dans cet opuscule les souvenirs d'une ville qui leur a donné le jour. Puissent-ils l'agréer comme un témoignage de mon estime et de mon affection!

(1) M. le comte Portalis, premier président de la Cour de Cassation, à qui je suis heureux de pouvoir offrir ici l'humble hommage de ma reconnaissance.





# MÉMOIRE

SUR

L'ANCIEN

# TAUROENTUM.



UR la côte maritime du département du Var, au fond du golfe des Lèques et à l'extrémité de la plage qui porte le nom de ce hameau, à l'opposé de la Ciotat et à un kilomètre et demi sud-ouest du village de Saint-Cyr, on voit des ruines de monuments antiques, dignes de l'admiration des savants. Ces ruines sont éparses sur un terrain incliné vers le nord-ouest et baigné par la mer. On y aperçoit des vestiges d'habitation, des restes d'aqueduc, des piédestaux de colonnes, une chambre sépulcrale taillée dans le roc, des fondements de tours et d'édifices publics. Le sol est couvert de débris de poterie ; on ne marche que sur des démolitions, et l'on foule avec regret des morceaux de

marbre façonnés pour des corniches, pour des socles ou des tables, des fragments de vases chargés de figures, des verres antiques, de petits cubes de pierre et de marbre qui formaient des pavés en mosaïques, et des peintures à fresque de toutes couleurs. Malgré les fouilles nombreuses que ce terrain a subies, et les recherches journalières qu'on y vient faire, on trouve encore des lacrymatoires, des amphores, des instruments de sacrifice, et surtout beaucoup de médailles. Les habitants de la contrée appellent ce lieu *Taurento*; ce nom rappelle le *Tauroentum* des anciens, et en détermine la position.

Il s'est pourtant élevé des difficultés sur ce point de géographie; on a prétendu que cette ville n'a pas existé où la tradition la place. Quoiqu'il en soit de cette question que nous nous proposons d'examiner, il n'est pas moins vrai de dire que ce lieu est très intéressant au point de vue archéologique.

## I.

Plusieurs antiquaires sont venus, à différentes époques, l'exploiter avec succès. Le savant abbé Barthélemy fit faire des fouilles en 1755; mais elles ne produisirent rien, ainsi que nous l'apprend sa lettre du 9 janvier 1784, écrite à Marin, de la Ciotat, qui l'a insérée à la fin de son *Mémoire sur Tauroentum*, pag. 65. Seulement il vit *quelques pavés formés de petits cubes de pierre et dans le genre des mosaïques.*

Cependant, cette découverte donnant de nouvelles espérances, Marin lui-même et Thibaudeau, préfet des Bouches-du-Rhône, reprirent les travaux : le premier en 1780 (1) et le dernier en 1804 (2). Les recherches, dirigées avec intelligence par ces savants, eurent des résultats heureux. Voici l'exposé de leurs découvertes :

Ils reconnurent, 1° L'enceinte du *castellum* sur trois faces seulement. Il paraît que le mur de défense et de clôture servait de contrefort à une multitude de maisons pour les gens du peuple ; 2° Les ruines de la citadelle, qui était fermée, du côté du nord, par une grande muraille d'environ 360 mètres de pourtour, et défendue par un grand nombre de tours dont on voit encore les vestiges à la face orientale. Un grand édifice dominait la citadelle ou en faisait partie ; il était du côté du midi, mais il est tout entier tombé dans la mer, et a entraîné dans sa chute une partie du rocher qui le soutenait et plusieurs maisons qui y étaient appuyées ; 3° Les vestiges d'un amphithéâtre sur le rivage au nord de la ville : c'est un rocher taillé, par la main de l'homme, circulairement et en gradins. Il est d'une pierre tendre (*tuf*), que l'air et les pluies ont sillonnée. Quelques-uns ont cru que ce devait être les restes d'un théâtre ; dans cette supposition, on n'aurait ici qu'une très petite portion des gradins et des

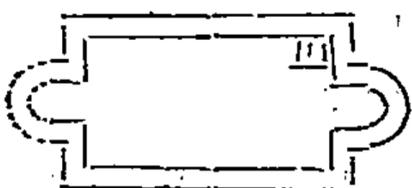
(1) Mémoire sur l'ancienne ville de Tauroentum. Avignon, 1782.

(2) Mémoires publiés par l'Académie de Marseille, tom. III. pag. 408. Mémoire de M. Thibaudeau sur les nouvelles ruines trouvées près de Tauroentum.

escaliers, et l'orchestre, le *proscenium* et le *postcenium* seraient engloutis dans la mer.

Mais il est évident que les uns et les autres ont consulté leurs idées plutôt que leurs recherches. Ces auteurs n'ont pas remarqué que l'*aire* de ce théâtre aurait été inférieure au niveau de la mer. Quant à moi, j'incline à croire que ces gradins ont été taillés circulairement pour faire jouir les habitants, soit de jeux nautiques, soit d'une nautarchie (combat simulé de vaisseaux).

Les mêmes fouilles ont mis à découvert : 4° Plusieurs salles de bain, dont une présente un parallélogramme rectangle de 8 mètres sur 6. Les deux extrémités, destinées sans doute à une statue, sont terminées par un demi-cercle de près de 2 mètres de rayon. Le pavé est formé d'un ciment ferme et grisâtre, sur lequel on a implanté symétriquement des rhombes de pierre d'une couleur foncée. Il règne dans le bas et aux quatre angles un cordon ou moulure, appelée, dans la langue de l'art, *quart de rond*. On descendait dans cette salle, dont voici la

forme :  par des degrés placés à l'un

des angles. Dans cet angle et sous ces degrés, on a trouvé l'ouverture d'un tuyau de plomb, qui y conduisait de l'eau. 5° A côté de cette salle de bain, sur le rocher où la mer vient se briser, on a découvert beaucoup de ruines d'édifices, une partie d'un petit salon revêtu de marbre, et une salle attenante, pavée en bleu avec des compartiments en losange ; la porte est sur le rocher coupé à 9 ou 40 mètres d'élévation, et communiquait par conséquent

à d'autres pièces écroulées dans les ondes. 6° Plusieurs canaux et aqueducs souterrains, ainsi que des tuyaux de plomb, qui amenaient les eaux des sources qui sont sur la montagne et aux environs, pour les bains et pour tous les usages domestiques. Je suis entré dans un de ces aqueducs, mais on ne peut le suivre bien loin à cause des éboulements qui l'ont encombré. C'est un ouvrage digne des Romains par la solidité de sa construction. L'intérieur est cimenté fortement d'un mélange de chaux et de briques pilées, afin d'empêcher la filtration des eaux, et l'enveloppe du canal, lequel a dans œuvre 2 mètres de hauteur sur 60 centimètres de large, est une maçonnerie parementée contre l'intérieur et épaisse d'environ 38 centimètres, avec une double enveloppe de 63 centimètres d'épaisseur de même construction. Les pierres, posées par assises de 8 à 12 centimètres de hauteur, ont de 9 à 50 centimètres, et plus souvent 30 centimètres de largeur : tous ces ouvrages traversent les bâtiments et vont se terminer à la mer. 7° Plusieurs réservoirs, de même construction (Planche IV, n° 4.), et dont quelques-uns paraissent n'avoir servi que de purgeoirs aux eaux destinées pour les fontaines. 8° Un édifice immense, contigu à l'amphithéâtre et à la citadelle ; c'était une galerie ou portique, soutenu par des colonnes de différents ordres et terminé en terrasse. La façade du levant était ornée de colonnes en marbre ; celle du côté de la mer avait des colonnes en pierres froides ; leurs socles, irrégulièrement espacés, sont encore debout et dans leur alignement (1).

(1) « Ce sont de grandes pierres, dont les moindres ont plus de

Ce vaste édifice se composait de 60 pièces différentes qui se communiquent ou sont attenantes. Il serait trop long de décrire chacune de ces pièces et leurs communications ; il suffit d'en donner une idée générale, de décrire ce qui mérite le plus d'attention, ainsi que les ornements et les choses dignes de remarque. La principale a 46<sup>m</sup>60<sup>c</sup> de longueur sur 13<sup>m</sup>38<sup>c</sup> de large. Elle est divisée en deux parties, dans toute sa longueur, par une assise de pierres de taille de niveau avec le pavé, et par un canal de 0<sup>m</sup>33<sup>c</sup> de large, séparé de l'assise de pierres de taille par un mur de 4<sup>m</sup>67<sup>c</sup> de haut, et de 49<sup>c</sup> de large, en briques posées de champ. La partie, le long de laquelle il règne plusieurs pièces, a 0<sup>m</sup>50<sup>c</sup> de largeur. Elle est pavée en mosaïque unicolore. L'autre partie, qui a 0<sup>m</sup>64<sup>c</sup> de large, ne paraît pas avoir été pavée. Cette galerie, sur laquelle plusieurs pièces ont leur entrée, pouvait être destinée à

2 pieds en carré. Elles portent sur le rocher à 3, 4 ou 5 pieds de profondeur du terrain actuel. Celles qui sont entières (*les pierres formant les socles*) ont environ 7 pieds de hauteur depuis leur base. Les unes sont inclinées, d'autres ont roulé sur le rivage ou dans la mer, mais toutes ont encore leur fondement sur la même ligne ; toutes aussi ont au milieu (*de leur diamètre*) un petit enfoncement en carré long, ou, si l'on veut, une crapaudine propre à soutenir un pivot de fer dont on aperçoit l'empreinte. » — Marin, *Loc. Cit.*, p. 34.

Nous ferons remarquer que ces pierres froides, ainsi que les grosses dalles qu'on rencontre à *Taurento*, appartiennent au calcaire gris-bleuâtre à cassure conchoïde, qui forme le noyau de la colline sur laquelle la Cadière est bâtie. C'est de là qu'elles ont été extraites, et non pas des Baumèles, comme on l'a prétendu.

des jeux, à des exercices. Les pièces par lesquelles on y communique pouvaient être des bains; mais rien ne dénote, dit Thibaudeau (1), que ce fut un lieu public.

9° Les murs de ces édifices sont, à l'intérieur, tous peints à la fresque en couleur rouge, bleue, jaune ou verte, tantôt unie, tantôt avec des compartiments ou arabesques. Les couleurs, encore très vives, sont employées avec plus de goût que dans la grande galerie; qui est pourtant couverte de peintures à fresque, représentant des arbres, des plantes et des animaux plus grands que nature, parmi lesquels on distinguait un chien, un lion, un léopard et un taureau: ce qui peut faire croire qu'on y avait figuré une chasse ou combat d'animaux. La peinture est médiocre de style et peu correcte de dessin, mais les couleurs en sont bien conservées.

Ces peintures à fresque, qu'on rencontre partout à *Taurento*, et dont les belles couleurs n'ont pu être altérées, quoique exposées depuis tant de siècles à l'action de l'air, à celle du soleil et des pluies, au frottement du sable ou au sel corrodant de la mer, sont une preuve certaine, dit Marin, que les anciens étaient bien supérieurs à nos artistes dans la composition des couleurs durables, ainsi que dans le choix des matières propres à faire un enduit compact.

10° Toutes les pièces découvertes sont pavées les unes en ciment antique (mélange de chaux vive, de briques pilées et de sable), les autres en briques posées de champ ou en épi, d'autres en ardoise, quelques-unes en marbre

(1) *Loc. Cit.*, p. 112.

de diverses dimensions, et un petit nombre en morceaux de marbre d'une certaine grandeur, c'est la grande mosaïque connue des Grecs sous le nom de *lithostroton*, et appelée par les Romains *opus sectile*. Les salles de la galerie sont presque toutes pavées en mosaïque, exécutée en petits cubes *opus tessellatum* (1). Quelques-uns de ces pavés sont encore en bon état ; d'autres sont dégradés ou détruits. Ces mosaïques, dont le nombre s'élève à trente-deux, présentent en général un fond blanc, encadré par une bordure bleue simple ou double. On n'en a trouvée que deux à compartiments et dessins coloriés : c'est la mosaïque proprement dite (*opus musaicum vel musivum*). Le premier, en marbre blanc, avec un double cordon bleu, a, dans chaque angle, un vase élégamment dessiné. Il en sort une double tige qui serpente à droite et à gauche, et distribue, à des distances égales, en haut et en bas, des espèces de tulipes, les unes fermées, les autres ouvertes. Ce cordon de fleurs est soutenu d'un autre orné de losanges bleus partant de chaque côté du vase, et surmonté d'un troisième enrichi de dessins de couleurs en demi-cercle. Le milieu est couvert d'un entrelacs de différentes tiges chargées d'autres fleurs. Le fond du pavé est de marbre blanc, mais les vases, les fleurs et les dessins sont en émaux de différentes couleurs : bleu d'azur, bleu de ciel, jaune et rouge. On remarquait

(1) Ces cubes ont six lignes. Cependant on a trouvé un petit fragment de pavé qui ornait apparemment quelque cabinet, dont les cubes n'avaient que la moitié des autres, c'est-à-dire trois lignes.

dans l'autre pavé, dont la partie conservée avait 5<sup>m</sup>33<sup>c</sup> de long sur 1 mètre de large, un encadrement formé d'enroulements gracieux. A chaque coin il y avait un canthare ou vase à deux anses, d'une forme élégante. On prétend qu'on y voyait autrefois un serpent; peut-être était-ce un cyste ou corbeille d'où il sortait. Ces attributs auraient été fort convenables pour une salle à manger; il est à regretter qu'aucun dessin de ces deux mosaïques ne soit parvenu jusqu'à nous.

De ces pavés remarquables pour l'élégance, la variété et la richesse du dessin et des couleurs, il ne reste plus rien, ni fragments, ni débris. Quant aux autres mosaïques qui existent encore, chaque jour on les dégrade de plus en plus malgré les monceaux de sable que la mer et les vents y ont accumulés. Dans peu d'années il n'en restera plus du tout. La destruction qui s'attache même aux ruines aura tout dévoré, tout fait disparaître.

En général, ces mosaïques sont incrustées dans un lit de mortier d'une extrême dureté, qui a 18 ou 20 centimètres d'épaisseur; il est formé de chaux vive, de briques pilées et de sable; sa composition devient de plus en plus grossière à mesure qu'il s'éloigne de la surface. Il en est de même des enduits, revêtus de peintures à fresque.

11° Les fouilles ont encore mis à découvert un terrain qui a dû être une *necropolis* ou cimetière. Il était plein de vases cinéraires, de lacrymatoires et de pièces de monnaie. Une particularité remarquable, dit Marin, c'est qu'une grande quantité de tuiles, semblables à celles de nos toits, étaient renversées et couvraient des cendres et

des charbons. C'était sans doute, selon le vœu des anciens, pour que la terre ne pesât pas sur la cendre des morts : *Sit tibi terra levis*. Ce cimetière était destiné au bas peuple :

Hoc miseræ plebi stabat commune sepulchrum.

(Hor. lib. 1. Satyr. 8, v. 9.)

puisqu'on n'y a trouvé aucun tombeau. Les personnes de distinction, ainsi que les riches, avaient des tombeaux en briques ou en pierres, mais ils étaient aux environs (1).

12° L'ignorance et le peu de respect des monuments antiques ont fait épargner aux paysans, qui en ont brisé tant d'autres, une inscription tumulaire, consacrée à la tendresse conjugale. On y lit sur un marbre blanc jaunâtre, de 0<sup>m</sup>27<sup>c</sup> de longueur sur 0<sup>m</sup>15<sup>c</sup> de largeur :

<p>L. CAECILIAE L. F. DONATAE VAL. PHILOSERAE PIS. CONIUGI B. M.</p>
--

C'est-à-dire, *luciae caeciliae lucii filiae donatae valerius philosera piissimae conjugii bene merenti* (2).

(1) Les travaux de la terrasse de l'église de Saint-Cyr ont mis au jour, en 1831, plusieurs de ces tombeaux en briques, ainsi que des médailles marseillaises.

(2) Les Romains, dans le commencement, n'eurent qu'un nom, comme *Rémus*, *Romulus*; peu après ils en prirent deux, comme

Cette inscription nous apprend qu'à Tauroentum il y avait des femmes qui méritaient d'être regrettées par leurs maris. Elle est en même temps une preuve du mélange des anciens colons phocéens avec les Romains, devenus maîtres de la Provence. *Lucius, Cæcilia, Valerius, Donata*, sont des noms romains, et *Philosera* (ami de Junon) a une origine grecque.

Ce monument peut recevoir une autre explication. Comme il n'y a pas de point après *Philosera*, et que la syllabe *pis* peut en être la suite, il faut probablement lire *Philoserapis* (ami de Serapis).

*Numa Pompilius, Tullus Hostilius*; mais dans la suite ils en eurent trois, et quelquefois quatre, savoir: le nom de famille (*Nomen*), le prénom (*Pronomen*), le surnom (*Agnomen*), et un quatrième qui était héréditaire, ou qui leur était donné pour quelque belle action (*Cognomen*). Le premier était le nom patronymique donné à toute la race, et qui en réunissait les différentes branches sous un caractère commun. Le prénom était le nom de chaque individu en particulier; il servait à distinguer les différentes personnes ou les différentes branches d'une famille. Le surnom ne se rattachait ni au nom de la famille ni de la branche d'où l'individu descendait; il était tiré de quelque défaut du corps, comme *Sævola, Claudus, Cicero, Crassus, Barbatus*, etc., d'autre fois des qualités de l'esprit, comme *Sophus*, ou de quelque belle action, comme *Torquatus, Publicola*. Ceux qui ajoutaient un quatrième nom le faisaient, ou parce que c'était le surnom héréditaire d'une autre famille dans laquelle ils étaient entrés par adoption, tel que *Publius Cornelius Scipio Æmilianus*, ou parce que c'était un surnom honorable qu'on leur avait donné, comme *Quintus Cæcilius Metellus Pius*. Le prénom se plaçait avant le nom, qui était suivi du surnom: *Caius Julius Cæsar*; dans notre inscription: *Lucia* (prénom), *Cæcilia* (nom), *Donata* (surnom). Lors-

« Peu importe de savoir, dit Marin, si *Cæcilius*, père de cette femme, était de la noble famille *Cæcilia*, ou un Grec et même un Gaulois, qui prit le nom, soit du maître qui l'affranchit, soit du Romain qui l'adopta, soit du patron dont il était le client, soit du protecteur qui lui procura le droit de citoyen ; on sait que, dans tous ces cas, l'esclave, le fils adoptif, le client et le protégé portaient, par reconnaissance, le nom de leur bienfaiteur. Quant au mari, c'était certainement un Grec qui, par une des raisons que nous venons d'indiquer, prit le nom de *Valerius* (1), et conserva le surnom de sa famille, dévouée

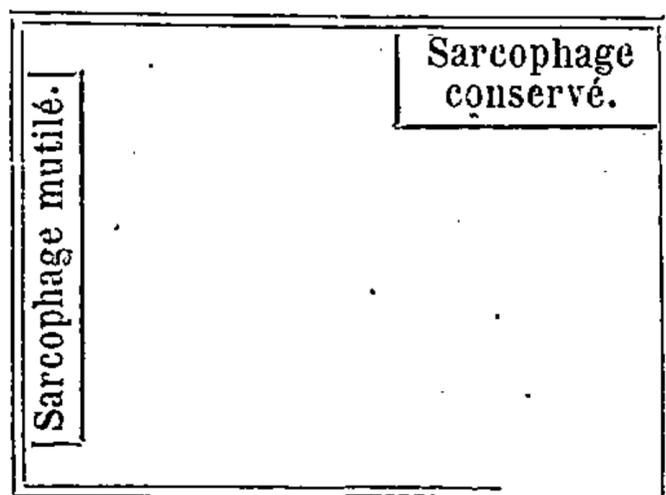
qu'ils rappelaient le nom du père, ils le plaçaient entre le nom et le surnom, ou plutôt, comme le nom du père et du fils était le même, ils ne mettaient que le nom du premier : *Marcus Tullius Marci Filius Cicero*, c'est-à-dire : *Marcus Tullius Marci Tulli Filius Cicero*, et dans l'inscription : *Luciæ Cæciliæ Lucii (Cæcili) Filiæ Donatæ*.

Chez les Romains, les filles, si elles étaient uniques, n'avaient qu'un nom ; c'était celui de leur famille qu'elles gardaient étant mariées, car les femmes ne portaient point le nom de leur mari. La mère des Gracques s'appelait *Cornelia*, parce qu'elle était fille de Scipion. Il y avait quelquefois des femmes qui avaient deux noms, celui de leur famille et un surnom, comme *Aurelia Orestilla* ; rarement elles en portaient trois, comme dans notre inscription.

(1) Le nom de Valerius était répandu en Provence ; et se rattache à d'autres inscriptions découvertes à Vence (*Hist. de Provence*, par Bouche, tom. I, pag. 283. — Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, tom. III, pag. 9. — *Mémoires de la société des Antiquaires de France*, p. 117.), à la Roquebrussane (*Annuaire du département du Var*, 1835, 11<sup>e</sup> partie, p. 79.), dans plusieurs autres lieux de notre département, et sur-

particulièrement au culte de Junon *Philosera*, ou de Sérapis *Philoserapis*. »

13° Sur le bord de la mer, et à côté de la salle de bain que nous avons décrite, on voit une grotte sépulchrale ou lieu de sépulture, pratiqué dans le rocher. Les parois, sur lesquels étaient peintes et où l'on voyait autrefois des figures que le temps a effacées, sont revêtus de stuc de couleur noire. Il règne autour de la partie supérieure une rangée de petits trous, disposés avec régularité, et destinés sans doute pour y suspendre des lampes ou des tentures. Cette chambre, dont la forme est à peu près carrée, a 3<sup>m</sup>56<sup>c</sup> de large et 4<sup>m</sup>76<sup>c</sup> de hauteur. On y a trouvé deux sarcophages, l'un conservé et l'autre mutilé. Tous les deux sont en pierres communes, et devaient être semblables. Ils étaient ainsi placés :



tout à Nice (*Mémoires de la société des Antiquaires de France*, t. XX, p. 94, 103, 109, 115, 116, 117 et 126.). Nous ne serions donc pas éloigné de croire que quelque personnage de l'illustre famille *Valeria* ait fixé son séjour dans le pays qui forme notre département, quoiqu'il soit vrai de dire qu'un nom illustre de Rome, inscrit sur un marbre, n'indique pas toujours que la famille de ce nom se soit établie dans le lieu qui possède ce marbre.

La face de celui qui est conservé (Planche II, n° 4.) et qu'on a transporté au musée de Marseille (1), a; dans son milieu, une rosace entre des canelures sinueuses nommées *strigiles* (2), comme on en voit depuis le III<sup>e</sup> siècle; il était soutenu par une plinthe en marbre, décorée d'une rangée de ces petits boucliers qu'on nomme *parmæ*. Il y avait, sous un de ces tombeaux, une frise portant pour inscription :

### PATERNA QVINCTIANI COS.

Il n'existe plus que cette portion du mot *VINCTIANI*. Comme la date du consulat manque, on ne peut savoir dans quel temps a vécu ce *Quinctianus*; mais il est probable, dit Millin (3), que ces deux tombeaux sont le sien et celui de son épouse ou de sa fille *Paterna*.

On trouve, dans les *Fastes consulaires* et dans la *Chronique d'Idace*, qu'un *Quinctianus* fut consul avec *Annius Bassus* l'an de J.-C. 289, sous le règne de Dioclétien. On lit dans le P. Montfaucon, au sujet d'un tuyau de plomb, sur lequel était cette inscription : *A. Maximo et Paterno cos*, que *Paternus* était consul en l'an 233.

(1) Ce tombeau a 2<sup>m</sup>26 de long, 0<sup>m</sup>79 de large et 0<sup>m</sup>77 de haut. Il porte le n° 40 dans la *Notice sur les tableaux et monuments antiques qui composent la collection du musée de Marseille*. 1830.

(2) Ainsi appelées à cause de leur forme, qui paraît en effet empruntée de celle de cet instrument.

(3) *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. 3, chap. LXXXIX.

Mais il me paraîtrait téméraire, remarque Thibaudeau (*Loc. Cit.*), de vouloir rapporter notre inscription au temps des consulats de l'un ou de l'autre de ces personnages; le nom de Paternus était commun chez les Romains; ce n'était pas un nom de famille. Il se retrouve d'ailleurs sur plusieurs autres inscriptions, découvertes à Marseille (1), à Cimiez (2), à Vence (3), à Grasse (4) et une autre à Castellane (5) en l'honneur d'Helvia Paterna, sans parler de celles qui ont été trouvées à Nice et aux environs de cette ville (6) : ce qui prouve que le nom de Paternus était commun, même en Provence. Celui qui fut consul en 233 s'appelait Marcus Ovinus Paternus.

Il y a eu plusieurs consuls du nom de Quinctianus. L'an 235, L. Ragonius Urinacius Quinctianus était con-

(1) Grosson, *Recueil des antiquités et monuments marseillois*, II<sup>e</sup> partie, p. 453.

(2) Papon, *Hist. gén. de Provence*, t. 1, chorog. 1<sup>re</sup> part. p. 33 et 304.

(3) Bouche, *Hist. de Provence*, t. 1<sup>er</sup>, chorog. liv. II, ch. 1<sup>er</sup>, p. 59. — Millin, *Voyage dans les départements du midi de la France*, t. III, p. 9. — *Mémoires de la société des antiquaires de France*, t. XX, p. 59. — *Almanach du département du Var*, 1823, 2<sup>e</sup> part. p. 49 et 54.

(4) *Almanach du département du Var*, 1829, 2<sup>e</sup> part., p. 442.

(5) Papon, *Hist. gén. de Provence*, t. 1<sup>er</sup>, chorog. 1<sup>re</sup> part., p. 93.

(6) Bouche, *Hist. de Provence*, t. 1<sup>er</sup>, p. 407, 483 et 303. — Papon, *Hist. gén. de Provence*, t. 1<sup>er</sup>, chorog. 1<sup>re</sup> part., p. 33. — Millin, *Voyage, etc.*, t. 2<sup>e</sup>, p. 538 et 555. — *Mémoires de la société des antiquaires de France*, t. XX, p. 61, 94, 445, 448, 449, 422 et 423.

sul ; celui qui l'était l'an 289 s'appelait L. Ragonius Quinctianus ; ce qui prouve que le nom de Quinctianus n'était pas celui de leur maison, qui s'appelait *Gens Ragonia*. On lit aussi le nom de Quinctianus sur d'autres inscriptions trouvées à Marseille et à Aix ; d'ailleurs, celle dont il s'agit ne peut être expliquée, ajoute Thibaudéau, que de la manière suivante :

Paterna, fille de Quinctianus, morte sous le consulat de tels et tels, dont le nom manque dans l'inscription, par la brisure de la pierre.

Oserai-je hasarder une autre explication, qui me paraît plus satisfaisante ? Quoique les fastes consulaires ne fassent mention que de deux consuls du nom de Quinctianus, et quoique notre inscription ne puisse être rapportée au consulat de l'un ou de l'autre, il a pu exister quelque autre consul homonyme dont le corps aura été déposé à *Taurento*. Sous le règne des empereurs romains, le consulat fut avili à ce point que l'on nommait des consuls tous les mois ; on les appelait *suffecti*, dénomination que l'on donnait aussi aux consuls nommés dans le courant de l'année en remplacement de ceux qui étaient décédés en fonctions, et comme l'on ne datait les années que du consulat de janvier, l'on peut conjecturer avec assez de fondement que ce Quinctianus, qui exerçait peut-être quelque magistrature dans le pays, était du nombre des *suffecti*.

Thibaudéau et Millin avouent qu'à l'époque où ils visitèrent les ruines de *Taurento*, la pierre qui renfermait cette inscription, avait été brisée, et qu'il n'en restait plus que cette portion du mot, VINCTIANI. Ils ont rétabli l'ins-

cription comme ci-dessus, d'après leurs conjectures. Cependant, des anciens du pays m'ont assuré avoir lu, non point *Paterna*, mais *Æterna Quinctiani cos* ; ce qui donnerait un tout autre sens à cette inscription. Il faudrait alors la rétablir de la manière suivante :

(*Domus vel sedes*) ÆTERNA QVINCTIANI COS.

Demeure éternelle du consul Quinctianus.

Aringhi (1) cite plusieurs inscriptions des catacombes de Rome, sur lesquelles on lit : *Domus, sedes, locus, domus æterna*, formules fréquemment usitées parmi les fidèles de la primitive Église. Il y aurait donc lieu de croire que ce Quinctianus était chrétien. Ce qui vient à l'appui de ma conjecture, c'est qu'auprès de ce tombeau (2) on vient de trouver un cachet, qui a appartenu à un chrétien des premiers temps de l'Église. et qu'en outre ce tombeau, au jugement de Millin, date du IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle. En rétablissant notre inscription comme nous venons de le faire, elle offre un sens plus naturel, plus simple et plus conforme au style lapidaire de l'époque.

Mais comment un consul de Rome serait-il venu mourir à Tauroentum ? Ce mot indique l'exercice actuel des fonctions. Un consul romain ne pouvait conserver son

(1) *Roma subterranea novissima in portatilem formam concinnata*, lib. III, cap. xv. *Arnhemæ*, 1671.

(2) C'était la coutume chez les Anciens de mettre les sceaux et les anneaux des défunts avec leurs corps dans le sépulcre.

titre hors de Rome qu'à la tête d'une armée ou en mission du sénat. S'il était mort dans de telles circonstances, l'inscription en ferait mention. Si Quinctianus était simplement un personnage consulaire, le *cos* serait suivi du mot *vir*. La perte de cette pierre funéraire, déjà brisée du temps de Thibaudeau, nous fait regretter de n'avoir pu nous assurer s'il n'y avait pas des lettres effacées, ou d'autres mots, qui donneraient probablement la véritable explication de ce monument.

14° On remarquait dans les ruines un mur où se trouvaient huit niches sur un seul rang; on est porté à croire que c'étaient des *columbaria* destinés à recevoir des urnes. Une circonstance confirme cette opinion; on y a trouvé des lampes sépulcrales.

Tous les édifices, dont nous venons de parler, sont presque détruits, et ce qui en reste est enseveli sous le sable. Les fragments de mur, qui ont résisté aux ravages du temps, ont depuis deux ou trois jusqu'à dix ou douze pieds. Toutefois, le temps n'a pas été aussi destructeur qu'on pourrait le croire, et si l'homme n'eût entré en collaboration avec lui dans son œuvre de ravage, beaucoup de monuments seraient encore debout à *Taurento*. Les Sarrasins y ont laissé, on n'en peut douter, des traces de leur dévastation; mais après eux, il n'y a pas chez nous de plus grands Sarrasins que les enfants. Ils découvrent les mosaïques et les égrainent pierre à pierre pour faire des ricochets dans le golfe *cùm placidum ventis staret mare*. Les habitants du voisinage, désert autrefois et très peuplé aujourd'hui, démolissent les restes des temples, des thermes, épuisent ces ruines pour en former des mu-

railles ou construire leurs *bastides*. C'est peu pour eux d'y avoir fait une ample moisson en ustensiles de plomb ou de cuivre, ils n'ont eu aucun respect pour ce qu'ils trouvaient de plus précieux. Ils ont dégradé les belles mosaïques, brisé plusieurs pierres d'inscription, des statues, des vases, des marbres façonnés, des colonnes, des chapiteaux et mille autres objets. Ce vandalisme dure encore, et si les magistrats, chargés de veiller à la conservation des monuments antiques, n'entourent pas d'un saint respect ces vieux souvenirs du passé, dans quelques années il ne restera plus aucune trace de Tauroentum. Déjà l'on peut appliquer à cette ville ces vers du poète latin :

Nunc passim, vix reliquias, vix nomina servans  
Obruitur.....

Bientôt l'on pourra ajouter avec lui :

..... Propriis non agnoscenda ruinis.

Parmi les nombreux débris, trouvés dans les fouilles, on remarque :

1° Une tête de femme, qui paraît avoir appartenu à une statue de 1<sup>m</sup>30<sup>c</sup> de proportion ; elle est d'un bon style. Elle a les cheveux tressés et séparés au milieu du front avec un petit flocon pendant sur la tempe. La prunelle des yeux est creuse : ce qui annonce, au jugement des antiquaires, qu'elle est antérieure au règne d'Adrien.

2° La partie inférieure, jusqu'à la moitié des cuisses,

d'une figure en marbre d'environ 0<sup>m</sup>60<sup>c</sup> de proportion, qu'on peut conjecturer être un Bacchus, à cause de la panthère qui est à ses pieds, et d'un vase qu'il tient à la main.

3° Un petit buste du dieu Mars, de 11 centimètres, sans tête.

4° Une figure en terre cuite de 0<sup>m</sup>16<sup>c</sup>, sans tête et creuse, représentant une femme nue par devant et couverte jusqu'au épaules d'un manteau, dont elle paraît vouloir se revêtir, d'un assez bon dessin.

5° Une frise en marbre, dont la sculpture représente une guirlande de laurier.

6° Des moulures de marbre, parmi lesquelles il y en a de rouge antique, depuis 16 jusqu'à 45 centimètres de long, marbre que l'on ne trouve que du temps des empereurs.

7° Des marbres de toutes couleurs et des plus rares, pour pavés et revêtements de mur (1).

8° Une colonne d'ordre toscan entière, c'est-à-dire le fût de la colonne sans base et sans chapiteau, dont le diamètre moyen est de 0<sup>m</sup>27<sup>c</sup>.

9° Une colonne de marbre blanc, cassée par le milieu, de 0<sup>m</sup>18<sup>c</sup> de long et de 0<sup>m</sup>35<sup>c</sup> de diamètre. Un autre morceau de colonne de marbre blanc et noir de 2 mètres de haut, de 0<sup>m</sup>54<sup>c</sup> de diamètre, et par conséquent de 0<sup>m</sup>27<sup>c</sup> de module moyen. Un autre de 0<sup>m</sup>32<sup>c</sup> du même marbre. Le bas d'une colonne toscane avec son tore et son listeau, de

(1) On trouve dans ces ruines à peu près toutes les variétés des plus beaux marbres antiques.

0<sup>m</sup>26<sup>c</sup> de diamètre. Enfin un tronçon de colonne, de 0<sup>m</sup>29<sup>c</sup> de diamètre, servant de borne à une bastide voisine. Le bas d'une colonne de marbre blanc engagée dans les murs de la galerie que nous avons décrite, et un morceau du fût de la colonne.

10° Un morceau de colonne en pierre, servant actuellement d'amarre aux bateaux qui stationnent au hameau de Saint-Louis (commune de Saint-Cyr) (1).

Une colonne en pierre froide, faisant partie de la galerie du côté du midi, et les deux parties d'une autre colonne en marbre, faisant partie de la galerie du côté du levant. (Ces deux objets ont été transportés à la Ciotat.) (2).

11° Un tronçon de colonne de granit (3).

12° De grandes tuiles plates (*tegulae*) portant le nom du fabricant ; sur quelques-unes on lisait :

#### MARI. EVRAS F.

Sur d'autres seulement les initiales. D'autres tuiles creuses (*Imbrices*) semblables à celles que nous employons.

(1) Un des bénitiers et la cuve des fonts baptismaux de l'église de Saint-Cyr sont supportés par deux tronçons de colonne en pierre froide, tirés de ces ruines.

(2) J'ai lieu de croire que les colonnes d'un marbre grossier, qui décorent l'autel de la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce de la Ciotat, proviennent des ruines de *Taurento*.

(3) Un autre tronçon de colonne de granit, transporté à *Nar-tette*, orne la fontaine de ce château.

13° Des briques de toutes les formes, rondes, carrées, longues, hexagones ; d'autres triangulaires arrondies sur une de leurs faces  $\nabla$  ; la réunion de quatre de ces briques forme un disque (⊗). Ces briques paraissaient avoir été destinées à faire des colonnes ; enfin beaucoup de tuiles à rebords saillants, façonnées pour des tombeaux, vulgairement dites *sarrasines* dans certaines parties du Midi.

14° De petits tuyaux de terre ayant 0<sup>m</sup>32<sup>c</sup> de long et 13 millimètres de diamètre , qui servaient pour faire passer la vapeur chaude dans les chambres des bains.

15° Des fragments de vases en poterie de toutes les couleurs. Il y en a de bleus , de noirs , de gris et de jaunes ; mais la plus grande partie est de couleur sanguine. Ces derniers sont ornés de feuillages, d'enroulements et de figures en relief. Le nombre de ces vases est prodigieux ; mais on n'a pas trouvé une seule pièce entière.

A en juger d'après les plus grands fragments, les formes de ces vases étaient bonnes , mais l'exécution des ornements était médiocre.

16° Beaucoup de lampes sépulcrales, de lacrymatoires, d'urnes, d'amphores, de poterie plus commune.

17° Des morceaux de verre de plusieurs espèces. Le long séjour que ces fragments de verre ont fait dans la terre a décomposé et irrisé en partie leur surface, d'où se détachent des feuillets légers, qui brillent de reflets argentés et dorés ou des couleurs de l'opale, du saphir et de l'émeraude. De peu de prix quant ils sortirent des mains de l'ouvrier, le temps leur a donné un éclat qui les rend précieux , et que l'art ne saurait imiter.

18° Des instruments en cuivre, tels qu'une spatule, un stylet, un fil à plomb, un *strigile* avec lequel on raclait le corps au bain, une sonnette, des clés, des clous et des crampons. D'autres morceaux de fer et d'autres instruments de bronze du genre de ceux qu'on rencontre ordinairement dans ces sortes de fouilles.

19° Deux poids, l'un en plomb et l'autre en marbre, avec des lettres et des chiffres. Le poids en marbre est parfaitement semblable à celui que le P. Montfaucon (1) a décrit et qui appartenait à Fabretti. Il est d'une livre, comme le prouve le chiffre 1 gravé dessus.

20° Une pierre gravée pour bague montée en or, représentant la tête d'un philosophe. (Planche v, n° 12.)

21° Enfin un grand nombre de médailles, dont voici un aperçu : Deux médailles de Marseille (2), des Vitellius, des Vespasiens, des Trajans, des Antonins, des Marc-Aurèle, des Faustine, des Alexandre Sévère, une de l'empereur Claude, une de Galba, une d'Adrien, une autre de Faustine-la-Jeune, assez rare; elle représente son apothéose sous les emblèmes de la Diana-Lucifera, une médaille de Maximilien-Hercule, deux de Constantin-le-Grand, et plusieurs fort communes et très frustes

(1) *Abrégé des Antiquités grecques et romaines* du P. Montfaucon, par J.-J. Schartz. (Planche LXXXVI, n° 17.)

(2) La première de ces médailles est gravée, planche v, n° 18, à la suite du mémoire de Fauris de Saint-Vincent sur les monnaies de Marseille. Elle est une des plus rares de la suite marseillaise. La seconde est de bronze, et ressemble pour la partie antérieure au numéro 8 et 10 de la planche iv.

des descendants de ce prince, dont la dernière en date est de Décentius, frère de Magnance, détrôné en 353.

Tels sont les édifices et les objets antiques, dignes de remarque, mis à découvert par les fouilles entreprises en 1780 et 1804 et qui ont entièrement disparu. Dans des mémoires, écrits avec autant d'érudition que d'élégance, Marin et Thibaudeau ont exposé, dans le plus petit détail, le résultat de leurs découvertes. Millin, qui visita ces ruines, a consacré à leur description un chapitre de son *Voyage dans les départements du midi de la France*. A part quelques erreurs, que leur eût fait éviter une étude plus approfondie des lieux, de la tradition locale et des auteurs qui avaient écrit avant eux, on peut dire que ces savants ne laissent rien à désirer au point de vue archéologique ; à peine si l'on peut glaner après eux ; aussi tout ce que nous venons de dire n'est qu'un résumé de leurs écrits ; plus d'une fois même nous les avons copiés.

Il est certain cependant qu'ils n'ont pas découvert tout l'emplacement de *Taurento*. Ils avouent eux-mêmes qu'il reste encore beaucoup de vestiges d'habitation à fouiller, soit dans l'enceinte, soit aux environs de ces ruines, et ils laissent l'espoir de faire des découvertes importantes, si, malgré la contrariété des sables qui couvrent en peu d'heures les excavations faites en plusieurs jours, on se détermine à reprendre les travaux.

En attendant ce jour qu'appellent de tous leurs vœux les amis des arts et des souvenirs historiques, nous allons exposer le résultat de nos recherches et de nos observations, soit aux environs, soit dans les ruines de *Taurento*.

C'est bien ici le cas de faire l'application de ce passage de Sénèque : *Multùm egerunt qui antè nos fuerunt : multùm etiàm adhuc restat operis, multùmque restabit.*

En suivant le chemin qui conduit de Saint-Cyr à la vallée de Saint-Côme, on trouve à 4 kilomètre du village un puits ou citerne, connue sous la dénomination de *fouent crou-tado* (fontaine voûtée, fontaine en voûte), et dont l'usage appartient, ce nous semble, à la plus haute antiquité. C'étaient des fontaines de ce genre que les anciens consacraient aux nymphes, et qu'on voit figurer dans les pastorales antiques. Cette citerne, semblable à celle que les antiquaires vont admirer à Ceireste (*Citharista*), a la forme d'un bassin carré, d'une fort bonne construction, parementée intérieurement en briques superposées. Elle devait servir d'abreuvoir; peut-être quelque aqueduc en amenait l'eau à Tauroentum.

Dans la même direction et à un kilomètre plus loin, il existe au pied de la montagne du Pyroulet, une tour ancienne, appelée *Tour du Réga*, par la raison qu'elle est située au quartier qui porte ce nom. Je crois devoir la décrire, parce que personne, que je sache, n'en a parlé avant moi. Sa construction remonte à l'époque de l'invasion sarrasine, comme le prouve le millésime 785, gravé sur l'angle du midi. Cette tour, à laquelle le temps a donné une teinte rembrunie qui intéresse l'imagination autant que les yeux, est encore dans un état parfait de conservation, quoique exposée depuis tant de siècles à l'action des éléments. Elle est de forme quadrilatère verticale, et orientée de manière à ce que chaque angle correspondant aux quatre points cardinaux, l'un d'eux, celui qui fait

face au midi , forme par la déclinaison de l'ombre un cadran solaire. Elle a trois étages voûtés, à chacun desquels on a laissé un vide assez grand pour monter d'un plancher à un autre à l'aide d'une échelle qu'on retirait à l'intérieur, car il n'y a pas d'escalier, disposition pour ainsi dire générale dans les tours à peu près semblables qu'on remarque dans les Pyrénées et en Corse. Chaque face, dont la largeur est de 4<sup>m</sup>5<sup>c</sup> hors œuvre, et percée d'une fenêtre à plein cintre, formé de pierres cunéiformes et retombant sur des pieds-droits, vrai type de l'architecture de cet âge. Il en est de même de la porte d'entrée, dont le cintre repose sur de simples jambages. Le toit est sans élégance, à simple égoût, seulement il règne tout au tour et au-dessus des fenêtres, qui sont placées au troisième étage, une plate-bande en briques. La construction de cette tour est une maçonnerie composée de toutes sortes de pierres noyées dans le mortier. Les angles seuls, sur l'un desquels est gravé le millésime, sont en pierres plus longues que hautes. posées en assises régulières. On remarque sur chaque face trois meurtrières, longues fentes verticales, très étroites à l'extérieur et s'élargissant à l'intérieur, destinées sans doute au tir de l'arc, et une seule sur la façade; mais au-dessous de la fenêtre, qui est perpendiculaire à la porte, on voit des consoles ou corbeaux médiocrement espacés et destinés à soutenir la *Moucharaby* (1), espèce

(1) « Nous avons donné, disent MM. Mérimée et A. Lenoir dans les *Instructions du comité historique des arts et monuments, architecture militaire au moyen-âge*, p. 36, le nom de *Moucha-*

de balcon muni d'un parapet élevé et à jour dans la partie inférieure pour voir et défendre la sape de la porte. De là on pouvait lancer à couvert des pierres ou tout autre projectile sur les ennemis, qui auraient essayé une attaque de vive force. Du haut de cette tour, la vue embrasse toute la vallée de Saint-Côme, et s'étend d'un côté jusqu'aux ruines de *Taurento* et à la mer, et de l'autre jusqu'à la *Ca-dièrre*, bâtie en amphitéâtre à l'extrémité de la colline qui encadre avec tant d'harmonie ce riant paysage. C'était, à n'en point douter, une tour d'observation, monument plein d'intérêt au point de vue archéologique, car elles sont rares les constructions de cette époque, qui ont échappé à la destruction. (Planche II, n° 2.)

Dans la plaine de Saint-Cyr, à une petite distance et au nord-est du village, on voit un autre tour quadrilatère, à peu près semblable à celle que nous venons de décrire, mais plus large et moins haute. En 1793, on força le propriétaire à abaisser cette tour qui, par sa domination sur les autres édifices, semblait contrarier les princi-

*raby* à ces balcons qui paraissent empruntés à l'Orient. Bientôt on imagina de les multiplier et d'en garnir tout le haut d'une muraille. On les appelle *Machecoulis* ou *Machicoulis* lorsqu'ils forment ainsi un système de défense continu. Leur emploi n'en devint général qu'au XIV<sup>e</sup> siècle: On en trouve cependant des exemples un peu plus anciens. »

Et en effet, remarque judicieusement M. Henry, archiviste de Toulon, les Romains les connaissaient. Végèce en parle au chapitre 4<sup>er</sup> de son IV<sup>e</sup> livre des institutions militaires. D'où l'on est en droit de conclure que les *Machicoulis* ne sont pas une invention moderne.

pes d'égalité proclamés à cette époque de désastreuse mémoire. On y remarque encore trois étages en voûte, dont les arcs croisés reposent aux quatre angles sur des culs-de-lampe en pierres taillées. Cette tour a un escalier en spirale, qui ne conduit pas jusqu'à l'étage supérieur. On n'y accédait qu'à l'aide d'une échelle qui se retirait dans la chambre supérieure. Du troisième étage, on descendait dans l'habitation, qui est attenante, au moyen d'un escalier fort étroit et curieux pratiqué verticalement dans le mur, qui n'a pas plus de 0<sup>m</sup>76<sup>c</sup> d'épaisseur. Dans cette habitation, qui forme un carré long auquel la tour est adossée, on voyait des tuyaux ou conduits, mis dans l'épaisseur des murailles, et dont la destination est encore problématique. Doit-on y voir des conduits, soit pour la voix, destinés à établir une communication entre les personnes placées à différents étages, soit à répandre la chaleur dans les chambres par le moyen d'un feu qui était allumé au rez-de-chaussée, servant aujourd'hui de cave à vin, et dont la voûte est percée de petits trous carrés, régulièrement espacés ? Ces tuyaux allaient se dégorger dans une chambre, qui avait plusieurs ouvertures par où s'évaporait la fumée. Cette espèce de calorifère était connue des Romains, puisque Sénèque nous révèle qu'on avait inventé de son temps, certains tuyaux qui, passant dans les murailles échauffaient également toutes les chambres jusqu'aux plus hauts étages (1). Quoiqu'il en soit de

(1) *Nostrá memoriá scimus impressos parietibus tubos, per quos circumfunderetur calor, qui ima simul et summa foveret œqualiter.*

cette question , sur laquelle les antiquaires ne sont pas d'accord , la tour de la *Mure* , c'est ainsi qu'on l'appelle , me paraît aussi ancienne que celle du *Réga* , sans pouvoir toutefois préciser l'époque de sa construction , qui est une maçonnerie où les pierres brutes sont noyées dans le ciment. Les angles sont en pierres équarries et liées entre elles de distance en distance par des pierres beaucoup plus longues. La porte en plein cintre repose sur de simples jambages. Chaque face de la tour est percée au second étage de trous carrés , très étroits , plus longs que larges , qui ne paraissent pas avoir eu d'autre usage que celui de donner du jour et de l'air , et peut-être d'observer l'ennemi à couvert. L'ouverture carrée , qui est au-dessus de la porte d'entrée , n'est pas de construction primitive ; elle a été ajoutée.

Un morceau de colonne de marbre noir et blanc , de 0<sup>m</sup>35<sup>c</sup> de diamètre et de 0<sup>m</sup>82<sup>c</sup> de long , provenant probablement des ruines de *Taurento* , sert de borne à cette habitation champêtre , orientée du nord-ouest au sud-est , comme le sont la plupart de nos maisons de campagne , pour se garantir du *mistral* (1) dont la violence , on le

(1) Vent du nord-ouest , le Kirk des gaulois , mot qui signifiait le fougueux ou le destructeur ( *Diod. sicul.* , lib. 5. ) , et le *Circius* des latins ( *Favorin. Gall. apud aul. gel. lib. 2* , c. 22. — *Senec. quæst. nat. lib. 5* . c. 17. — *Plin. lib. 2* , c. 47. — *Lucain. lib. 1* . v. 408). C'est le plus impétueux de tous les vents. Voilà pourquoi les Provençaux l'appellent *Mistral* et *Maëstral* , par corruption de *magistral* (magistralis) vent maître , vent principal.

sait, est le plus souvent telle qu'il enlève les toits, comme dit Pline (1) ; c'est pourquoi ce naturaliste recommande de planter la vigne dans une exposition oblique à ce même vent. On croit généralement dans le pays que cet ancien édifice était autrefois un monastère. J'ignore jusqu'à quel point cette conjecture est fondée : ce qu'il y a de certain c'est que les vicomtes de Marseille en avaient fait un manoir, qui devint ensuite un des nombreux domaines cédés à l'abbaye de Saint-Victor, mais dans des temps plus reculés il y avait là une *Villa*, car on y a trouvé des restes de bâtisses romaines, et l'on voit encore, encadrée dans le mur extérieur d'une bastide voisine située le long du chemin, une pierre façonnée pour quelque inscription ; et dont voici la forme :



Près de là commence un canal souterrain, de forme carrée, qui parcourt la plaine, et dont on aperçoit les traces de loin en loin. Ce canal longeait la partie septentrionale du port, qui s'avancait dans les terres, et four-

(1) Is ( *Circius* ) ibi temperat æstates, sed tantâ plerùmque violentiâ ut auferat tecta. Hist. nat. lib. XVII, n° 2.

nissait encore, au commencement du dernier siècle, assez d'eau pour faire fonctionner un moulin situé au *Pas de Grène* (1). Ce canal est entièrement obstrué ; mais les eaux qu'il conduisait, longtemps perdues, ont été retrouvées en 1854 ; elles alimentent deux fontaines nouvellement construites à Saint-Cyr.

Si mes renseignements sont exacts, les deux tours dont je viens de parler n'étaient pas les seules dans la campagne de Tauroentum. Il y en avait d'autres placées de distance en distance dans le rayon de cette ville. Elles ont été couvertes en *bastides*, à l'exception des deux que je viens de décrire, et de celle de *Poutier* dans le terroir de Bandol. Du sommet du Pyroulet, où l'on voit une échauguette antique et curieuse, et d'où la vue plonge sur une immense étendue de pays et de mer, les signaux étaient transmis à ces différentes tours, en sorte que l'on pouvait en peu de temps être instruits de l'approche d'une troupe ennemie. Elles formaient une espèce de ceinture autour de *Tauroentum* dans les derniers temps de cette ville.

Le canal, qui alimente la fontaine de Saint-Cyr (2), la seule qui existait avant 1854, est un aqueduc *souterrain*, de construction romaine, qui conduisait l'eau de cette source abondante dans la partie basse de *Tauroentum*. Il

(1) Archives municipales de la Cadière. Délibération du 14 mars 1714.

(2) Elle fut construite pour le prix de 96 livres par Boucharel en 1671 aux frais de la commune de la Cadière, dont celle de Saint-Cyr est un démembrement.

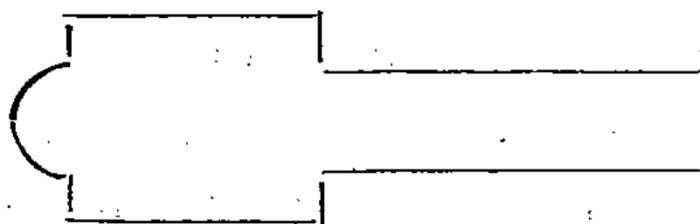
suivait le côté méridional du port, et devait servir sans doute à l'approvisionnement des navires. Il est dans un bon état de conservation jusqu'au village; les travaux des défrichements ont détruit le reste. On en aperçoit cependant des vestiges le long du chemin qui aboutit aux ruines, et on le retrouve en entier au bord de la mer. Cet aqueduc, semblable à ceux dont nous avons déjà parlé, a des *regards* ou purgeoirs de distance en distance, de forme carrée. Au moyen d'un mur de barrage, récemment découvert, il recueillait les eaux de cette partie de la plaine, et les amenait dans la ville, tandis que ceux, décrits par Marin et Thibaudeau, conduisaient celles des hauteurs environnantes,

En suivant le chemin qui mène de Saint-Cyr à la mer, à travers une plaine, occupée autrefois par les eaux et couverte aujourd'hui de riches vignobles; mais avant d'arriver au rivage on voit des restes d'aqueducs et des murs antiques. J'y ai reconnu les restes d'un édifice, de forme ovoïde; c'était probablement le bassin de quelque fontaine ou quelque réservoir, très commode pour l'approvisionnement des vaisseaux. J'y ai reconnu aussi les vestiges du chemin littoral, le seul qui entretenait les relations dans les établissements maritimes. Ce chemin reliait *Tauroentum* à Marseille et *Telo-Martius* par *Citharista* et *Carcicis* d'un côté, et par Bandol et Ollioules de l'autre. Il avait des embranchements qui allaient joindre la voie aurélienne littorale, pour la communication des habitants de la côte avec ceux de l'intérieur.

Sur le penchant de la colline, et en montant vers le midi, on arrive sur une grande esplanade, qui peut avoir

été une maison ou jardin de plaisance. On y voit une muraille antique, qui forme un grand carré. Les défrichements, faits aux environs, ont mis au jour beaucoup de vases brisés, de médailles et d'ustensiles.

En descendant de là vers *Taurento* sur des montagnes de sable, qui surmontent quelquefois la sommité des pins que la nature y a produits, un peu au-dessus de la grotte funéraire, creusée dans le rocher, j'ai découvert les fondements d'un tout petit édifice, de cette forme :



L'hémicycle a 4<sup>m</sup>25<sup>c</sup> de rayon et le vestibule 6<sup>m</sup> de long sur 2<sup>m</sup>10<sup>c</sup> de large. L'intérieur de l'édifice a 4<sup>m</sup> de largeur sur 3<sup>m</sup>25<sup>c</sup> de longueur. L'entrée tourne à l'occident, de manière que l'abside, où était probablement une statue, faisait face à l'orient. Si je ne me trompe, c'était un petit temple ou laraire (chapelle domestique). De chaque côté règnent des fondements d'édifices; on voit même les restes d'une salle carrée qui avait 7<sup>m</sup>. Au bas se trouve la chambre sépulcrale. Ne serait-ce point là la demeure de *Quinctianus*, dont nous avons déjà parlé? J'ai des indices qu'on pourra découvrir d'autres tombeaux, si un jour on reprend les fouilles.

Je ne sache pas que Marin et Thibaudeau, en décrivant ces ruines, aient fait mention de cet édifice, de deux escaliers en pierres froides, l'un de 14 marches et l'autre de

6, d'une seconde salle de bain à l'extrémité du portique au nord de celle dont ils ont parlé l'un et l'autre, ni de la porte d'entrée qui, du portique, communiquait à cette salle de bain. Ils n'ont rien dit non plus, malgré les détails minutieux dans lesquels ils sont entrés, de l'existence de fondements de tours dans cette partie des ruines.

A l'extrémité orientale du portique, des fouilles ont mis tout récemment à jour une grande salle pavée en mosaïque fond blanc avec un double cordon bleu, revêtue de marbre bleu et blanc; elle était parfaitement conservée. Les cubes de cette mosaïque n'ont que 9 millimètres. Sa bordure est à 0<sup>m</sup>80<sup>c</sup> du mur, qui a 0<sup>m</sup>75<sup>c</sup> d'épaisseur. Chaque cordon, espacé l'un de l'autre de 0<sup>m</sup>3<sup>c</sup>, a cette même largeur. Non-seulement cette mosaïque n'a pas été transportée, comme je l'aurais voulu, à Saint-Cyr où les amateurs d'antiquités auraient pu venir l'admirer, mais il n'a pas été même en mon pouvoir de la préserver d'une entière destruction.

A l'autre extrémité du portique, vers la mer, j'ai découvert deux salles, l'une pavée en briques rondes, et l'autre en ciment antique; celle-ci avait des lambris peints à la fresque très bien conservés. Le fond de cette fresque est vert avec un filet blanc de 0<sup>m</sup>3<sup>c</sup> de large, formant des losanges qui se lient à des carreaux d'un beau rouge. Tous ces édifices sont situés dans la partie du terrain fouillé par Marin, et où il suppose qu'était le *Castellum*.

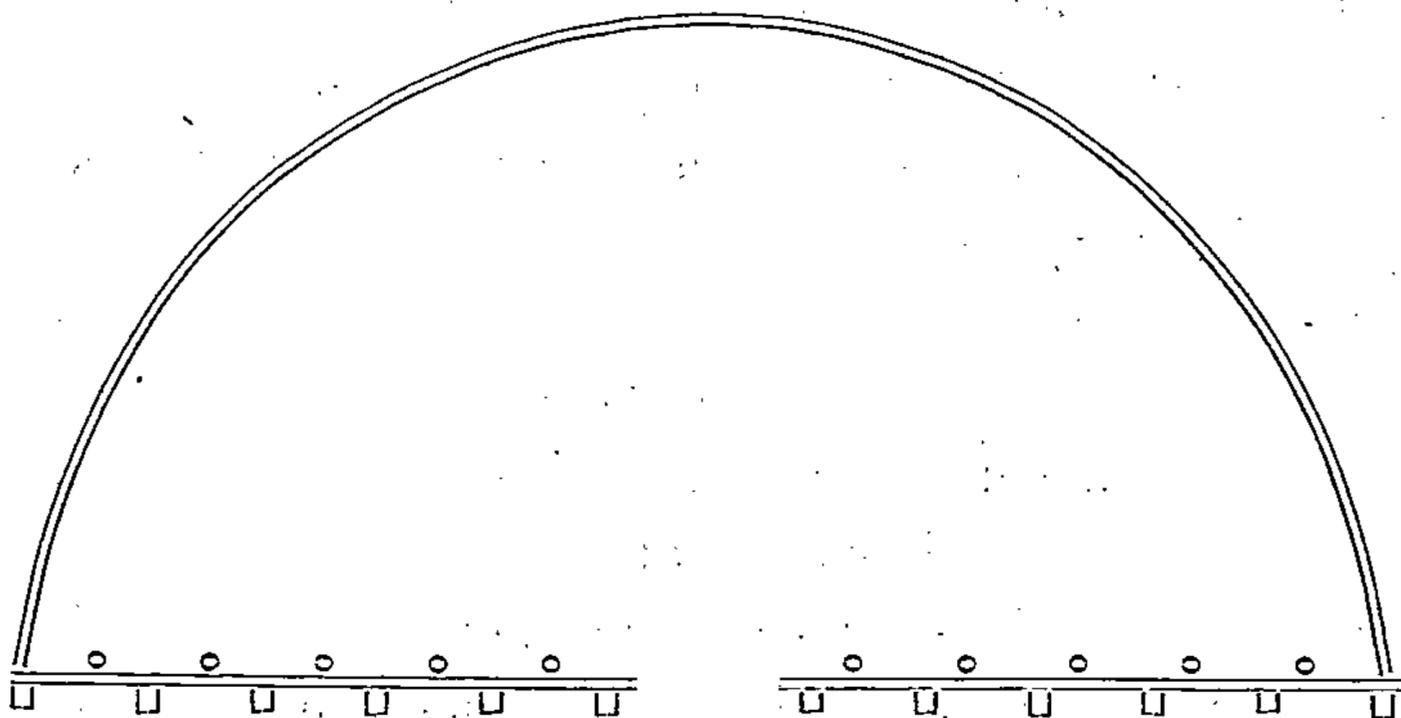
En parcourant les ruines, j'ai remarqué des traces d'étages à quelques édifices qu'on voit, soit sur le rocher dont une partie a été engloutie dans la mer, soit en allant

à la Madrague et à une légère distance de la grotte funéraire. J'ai reconnu aussi le tracé d'une rue fort étroite. Toutes ces particularités, qui seraient des minuties, il est à propos pourtant de les faire observer, ne fut-ce que pour combattre l'opinion de ceux qui, n'ayant aperçu à *Taurento* ni rues, ni places, ni traces d'étages supérieurs au rez-de-chaussée, en ont conclu que ce local était la demeure de quelque riche seigneur plutôt qu'une ville. Ils perdaient de vue sans doute que les maisons grecques n'avaient en général qu'un étage (1). Celles de *Tauroentum*, comme l'indiquent assez les traces qui subsistent, étaient presque toutes bâties de cette manière, et sur une échelle aussi petite que les maisons de Pompéï. Comme celles-ci, elles étaient recouvertes à l'intérieur d'un ciment susceptible d'acquérir par le frottement une surface extrêmement dure, unie et polie, espèce de stuc sur lequel on voit des peintures aux plus éclatantes couleurs. Quant aux pavés, leur construction variait selon les ressources des habitants. Dans les maisons pauvres, c'était de la tuile pulvérisée; dans celles d'un ordre intermédiaire, on employait des briques de différentes formes, dans les salons riches, ce ciment et ces briques étaient remplacés par des mosaïques. Le parement des murs n'offre que cette maçonnerie, connue des Grecs sous le nom de *Pseudisodomum*, et des Romains sous celui d'*Incertum*; formée de toutes sortes de pierres mises confusément et sans ordre, mais liées entre elles par le ciment qui les recou-

(1) Champollion-Figeac. *Résumé complet d'archéologie*, tom. 1, pag. 35. Paris, 1826.

vre et auquel ces murs doivent une solidité qui les rend indestructibles. On en voit pourtant quelques-uns , mais en petit nombre , qui sont bâtis en pierres plus larges que hautes , espèce de maçonnerie que les Grecs appelaient *Isodomum* ; ( Planche vi, n° 2 ), mais en général on n'a employé ce genre de construction que dans les édifices publics , tels que aqueducs , etc. Pour les épaisseurs extraordinaires , comme les remparts qui avaient 2 mètres , ainsi qu'on peut en juger par quelques pans qui existent encore , on a mis de préférence en usage l'*em-plecton* , construction de mur dont les deux parements sont en pierres de taille de la même hauteur et très larges , et l'intervalle rempli de pierres brutes noyées dans le ciment ( Planche iv, n° 3 ). Les pierres , posées par assises de 0<sup>m</sup>6<sup>c</sup> à 8<sup>c</sup> de hauteur , sont grossièrement équarries et liées-entre elles par une couche de mortier fort épaisse et saillante ; leur largeur varie de 0<sup>m</sup>6<sup>c</sup> à 22 centimètres.

Au-dessus de la grotte sépulcrale , en allant à l'habitation de la Madrague , et sur le penchant de la colline , existent des restes d'édifices quadrilatères. Il paraît que tout ce quartier était habité , mais la mer a fait ici un envahissement considérable et a englouti beaucoup d'édifices. En suivant le chemin , et à quelques pas plus loin , on arrive sur une grande esplanade couverte de gazon. C'est l'emplacement d'un vaste édifice demi-circulaire , d'environ 70 mètres de longueur et de 35 de rayon.



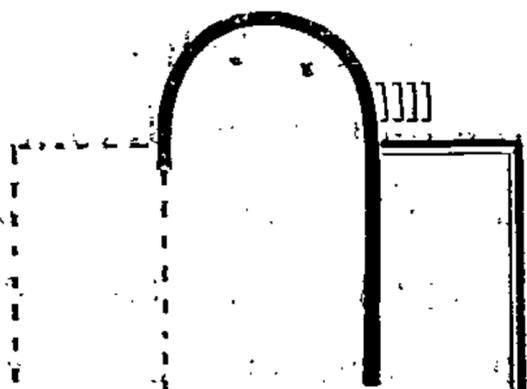
Le long de la partie extérieure du mur rectiligne sont, de chaque côté de la porte d'entrée, qui avait 2 mètres d'ouverture, et à la distance de 2<sup>m</sup>25<sup>c</sup> l'un de l'autre, des bases en maçonnerie d'un demi-mètre carré, destinées à supporter des piédestaux de colonnes ou de statues. De l'autre côté du mur, c'est-à-dire en dedans, étaient posés verticalement et à égale distance l'un de l'autre des *dolium* (Planche IV, n° 4.), sortes de jarres ou grands vases en terre cuite, aplatis par le bas. Ces vases avaient 4<sup>m</sup>25<sup>c</sup> de diamètre. J'ignore à quel usage ils pouvaient être employés. Cet emplacement aurait-il été un de ces marchés où l'on vendait les vivres, *Macellum*? Était-ce une place publique où l'on apportait les denrées pour les mettre en vente, *Forum*, *emporium*, *agora*? A Athènes comme à Rome, les places des marchés étaient ornées de beaux édifices. Était-ce enfin un théâtre? Il en a la forme, et l'on sait que dans l'origine les théâtres chez les Grecs comme chez les Romains furent

d'une extrême simplicité. Vitruve nous apprend que les anciens renforçaient la voix des acteurs au moyen de vases de bronze ou de terre cuite en forme de cruches, appelés *echea*. Les vases, dont nous venons de parler, disposés symétriquement, servaient-ils à cet usage ? On pourrait objecter que l'hémicycle, tel qu'il est tracé, ne saurait appartenir à un théâtre. Que seraient devenus ses gradins ; comment auraient-ils disparu sans laisser de traces du massif sur le sol et contre l'enveloppe ? Cette objection serait sérieuse en prenant le mot *théâtre* dans son acception rigoureuse ; mais elle s'évanouit quand on se rappelle que dans les temps primitifs de la Grèce et de Rome, le lieu où se célébraient les jeux publics, qui consistaient, non-seulement en jeux athlétiques, tels que la course à pied, la lutte, le disque et le javelot, mais encore en représentations de pièces dramatiques, était la place publique, où les spectateurs, dans le commencement, assistèrent debout (1). Dans la suite on bâtit des amphithéâtres et des théâtres où ils étaient assis sur des gradins. Il est donc probable que cet emplacement demi-circulaire, dont les fondements sont encore apparents, n'avait pas une autre destination. Au reste si un jour on reprend les fouilles, on pourra juger jusqu'à quel point toutes ces conjectures sont fondées.

Auprès de ce local, on voit des restes d'anciennes bâtisses, entre autres les fondements d'un grand édifice,

(1) V. *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, par Eurgault, au mot *Spectacle*.

qui se dessine distinctement au milieu des substructions qui en cachent une partie. En voici la forme :



La façade tournait du côté de la ville, c'est-à-dire au nord. L'hémicycle, qui est encore apparent, à 7 mètres de rayon, et la partie de la nef latérale, encore conservé, et autour de laquelle règne une petite banquette, à 7 mètres de large, mesure qui, multipliée quatre fois, proportion ordinaire, donnerait à la nef principale (le *naos* ou *cella*) 28 mètres de long. Les murs, construits en pierres de 9 à 26 centimètres de long et posées en assises de 0<sup>m</sup>8<sup>e</sup> de hauteur, ont 0<sup>m</sup>96<sup>e</sup> d'épaisseur. Un escalier, large de 4<sup>m</sup>50<sup>e</sup>, avait son entrée dans l'hémicycle, dont le sol est beaucoup plus exhaussé que celui de la nef. Si cet édifice était un temple, et nous savons que les Grecs et les Romains en avaient hors des villes, le *pronaos* ou la partie antérieure, ainsi que la nef latérale de droite, seraient ensevelis sous les décombres ou cachés par les nouvelles constructions ; mais le mur d'enceinte ou *peribolôs* serait encore apparent.

Aussi bien serait-on porté à croire que cet édifice était une basilique commerciale, qu'on aura converti plus tard en église, quand la foi eût été prêchée à *Tauroentum*. Il

en a la forme. C'est là que s'assemblaient chez les anciens les gens d'affaires et de commerce, à peu près comme aujourd'hui à la bourse. Les murs des bas-côtés étaient garnis de boutiques où l'on étalait toutes sortes de marchandises, comme dans nos halles et nos bazars. Là, encore, les avocats plaidaient les affaires, et c'était au milieu de l'abside qu'était placé le tribunal du juge principal, entouré des sièges des juges assesseurs, disposition qui, s'harmonisant avec nos rites sacrés, fut, comme on sait, imitée et adoptée par les chrétiens.

Ce quartier était sans doute le Céramique de Tauroentum, ou le quartier des Tuileries (1), car on y a trouvé une quantité de fragments de poterie plus considérable que dans l'enceinte des ruines : ce qui ferait présumer que là étaient les fabriques. On y voit encore les restes d'un de ces établissements, qui était en pleine activité au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui fut construit à cette époque sur les décombres de l'édifice dont nous venons de parler. C'est là aussi qu'on a découvert de nos jours une belle urne en terre cuite, mélangée de bleu et de blanc, la seule pièce entière trouvée jusqu'alors dans les ruines de *Taurento*.

Sur le rivage, au-dessous de l'enceinte demi-circulaire, j'ai découvert dans l'eau les restes d'une piscine ou réservoir que les anciens remplissaient de poissons de toute espèce. Cette piscine (Planche III.) taillée dans le roc,

(1) On appelait ainsi à Athènes celui où l'on travaillait les ouvrages en terre cuite, et ce lieu servait aussi de promenade; on y voyait des statues en l'honneur des hommes illustres, morts pour la défense de la patrie.

était divisée en trois compartiments ou chambres, qui ont chacune  $4^m50^c$  en carré. L'eau de la mer y communiquait au moyen d'un canal de  $0^m75^c$  de large, creusé dans le rocher. Varron nous apprend que les Romains nourrissaient à grands frais, dans ces sortes de réservoirs, le poisson dont ils étaient friands.

Dans ce même local, on voit plusieurs ouvertures circulaires en forme de chaudron, enduites d'un ciment antique, et de différentes dimensions. Les unes ont 4 mètres, les autres 2, quelques-unes  $2^m50^c$ , et même 3 mètres de diamètre. Celles-ci sont sur le bord de la mer, derrière les cabanes des pêcheurs. Marin, qui ne fait pas mention de ces ouvertures circulaires, parce qu'il n'avait pas exploré cette partie des ruines, en avait découvert deux sur le sommet de la montagne, distantes l'une de l'autre de  $4^m50^c$ , et de  $0^m83^c$  de diamètre. Les ayant fait vider, il trouva deux grands vases de  $4^m66^c$  de profondeur et d'autant de largeur, dans le fond, creusés et maçonnés sous terre, de la contenance d'environ deux mille litres, (ou trente millerolles, ancienne mesure de Marseille); mais il ne savait à quel usage ils pouvaient être destinés. J'ai lieu de croire que toutes ces ouvertures servaient à la fabrication des matières résineuses. Leur forme, la terre brûlée qui les entoure, leur ressemblance avec celles qu'on pratique encore dans les bois de Cuges pour la même fabrication, le voisinage des montagnes de l'Agache et des Baumèles couvertes de pins, tout confirme cette opinion.

Plusieurs canaux et aqueducs viennent aboutir à ces différents édifices.

Nous pensons que des fouilles utiles pourraient être tentées dans ce sol encore intact, que n'ont exploré ni Marin ni Thibaudeau. Aussi est-ce là que mes recherches ont été le plus fructueuses. Depuis que j'ai présenté mon mémoire sur *Tauroentum* à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui l'a si favorablement accueilli et jugé digne de paraître sous ses auspices (1), j'ai mis à découvert dans cette partie des ruines un *ossuarium* ou cimetière, plein de tombeaux, les uns en briques plates à rebord, les autres en forme d'auges composés de plusieurs pierres, de la classe de ceux qu'on appelle apparents. Ils renfermaient des squelettes dont les ossements, tous intacts, auraient offert assez d'intérêt sous le rapport de l'anthropologie ou de la science anatomique pour occuper une place au muséum d'histoire naturelle. Ces squelettes étaient très bien orientés, c'est-à-dire la face tournée à l'orient; quelques-uns étaient dans la direction du midi au nord, mais on avait eu soin alors d'incliner la tête de manière que le mort regardât l'orient. Tous étaient couchés sur le dos, les bras pendants et serrés le long du corps, ayant les uns aux pieds, les autres à côté de la tête un vase en terre cuite. Je les aurais pris pour des cadavres de chrétiens, car c'est ainsi qu'on ensevelissait les morts dans la primitive Église (2), si je n'eusse trouvé dans

(1) Au concours sur les antiquités de la France, séance publique annuelle du 4<sup>er</sup> août 1845, ce mémoire a obtenu une mention honorable. L'Académie lui a, de plus, assigné une place dans le recueil qu'elle publie sous le titre de *Mémoires des savants étrangers*, tome 2.

(2) Fleury. *Mœurs des Chrétiens*, n<sup>o</sup> xxxi.

chaque cercueil des pièces de monnaie du temps de la république marseillaise et des empereurs romains : marques certaines de paganisme. Deux de ces squelettes tenaient encore entre les dents, l'un une médaille au type d'Auguste, et l'autre une médaille à l'effigie de Maximin, qui parvint à l'empire l'an 235, celle-ci parfaitement conservée et recouverte d'une belle *patine* verte ; seulement la partie qui touchait aux lèvres du mort est oxidée. C'était la coutume des Grecs et des Romains de mettre dans la bouche des morts une pièce de monnaie pour payer à Caron le passage de la barque. Tous ces tombeaux, placés à d'inégales profondeurs, étaient remplis de sable qui avait pénétré à l'aide des nombreuses fractures de tuiles formant le couvercle du cercueil. C'est à cette cause sans doute qu'il faut attribuer la parfaite conservation des squelettes ; quant aux vases, plusieurs avaient été brisés par l'affaissement des tuiles. D'autres, faibles de vétusté, tombaient en pièces au contact de l'air, ramollis qu'ils étaient par un si long séjour dans ce terrain humide. J'ai eu cependant la satisfaction d'en retirer quelques-uns dans un parfait état de conservation, ainsi que deux fioles en verre, qui étaient dans le tombeau de petits enfants. Ce sont les seules pièces entières trouvées à *Taurento*. On connaît l'usage de ces fioles, auxquelles on donne le nom de *lacrymatoires*, parce qu'on suppose qu'elles renfermaient les larmes de la famille du trépassé ; elles servaient aux parfums, et les vases contenaient comme dit Virgile : *Dapes et tristia dona* (Énéide, lib. III, v. 304.)

Cette manière d'inhumer les morts est une de celles pratiquées par les anciens marseillais. « Ils ensevelis-

saient, dit Grosson (4), les cadavres entiers dans la terre, et on avait soin de mettre de larges briques de 2 ou 3 pieds en carré; on les joignait ensemble par un rebord fort épais, pratiqué sur un des deux bords. On les plaçait en talus sur la tête du cadavre pour la mettre à couvert (et pour que la terre lui fut légère comme dit Ovide : *Molliter ossa cubent*). On mettait ensuite par-dessus une troisième brique plus petite que les autres pour éviter que l'eau ne pénétrât par les joints des deux premières. »

Cette pratique était connue des Romains. Ils brûlaient ou enterraient les corps. A l'égard de ceux dont on ne brûlait pas les corps, on les mettait ordinairement dans des bières de terre cuite, ou, si c'étaient des personnes de distinction, dans un tombeau de pierre ou de marbre creusé, dans lequel on déposait, avec des lampes, des vases et de petites fioles en verre, les objets de prix que le décédé avait affectionnés durant sa vie.

Comme ces cercueils en tuiles plates sont fort communs et qu'on en trouve dans tous les pays, je me dispense de faire la description détaillée de ceux qui ont été découverts à *Taurento* (2); qu'il me suffise de dire que ces tuiles plates à crochet ont 0<sup>m</sup>58<sup>c</sup> de longueur et 0<sup>m</sup>44<sup>c</sup> de

(1) *Recueil des Antiquités et monuments marseillois*, 2<sup>e</sup> partie, pag. 92.

(2) A ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître dans un plus grand détail et la forme de ces briques et la manière dont on les plaçait pour recouvrir le corps, nous indiquerons la Note de M. Prevost sur les tombeaux trouvés à la Visitation à Toulon, Note insérée au *Bulletin de la Société Académique du Var*, 49<sup>e</sup> année, pag. 269.

largeur ; elles offrent sur la surface intérieure , entre les crochets , trois empreintes circulaires concentriques ayant de 10 à 12 centimètres de rayon , et dont le centre , au milieu duquel on lit le nom du fabricant , est sur le bord même. Quelques-unes de ces briques portaient : *EVPLAS* ( *Eurias plasticus* ). Quant aux tuiles faitières qui surmontent le cercueil , elles sont plus longues que celles que nous employons pour nos toits , et leur courbure est plus prononcée , elles sont presque demi-cylindriques. Deux tuiles pareilles à celles qui recouvraient l'arête supérieure du cercueil étaient placées aux deux extrémités , de manière à former tant bien que mal cette espèce de conduit triangulaire.

La situation de ce cimetière , au bord même de la mer , nous rappelle que les anciens se plaisaient à placer aux bords des eaux leurs dernières demeures , dans l'idée qu'après la mort les âmes étaient purifiées par la vertu des eaux comme les corps l'avaient été dans la vie.

Le nombre des médailles trouvées à *Taurento* est considérable. Il est peu de ruines antiques qui en fournissent autant. Malgré l'abondante moisson qu'on y a faite , les numismatistes y viennent encore glaner avec succès. Chaque jour les habitants du voisinage en découvrent quelqu'une. On dirait une mine inépuisable.

Sans parler de celles dont Marin et Thibaudeau ont fait mention dans leurs mémoires , je connais une personne qui en donna une trentaine à un amateur , parmi lesquelles on remarquait quelques monnaies marseillaises. Marin cite un propriétaire de Saint-Cyr qui en avait un sac plein. M. Magloire Olivier , de la Ciotat , qui avait dirigé avec

une rare intelligence les fouilles continuées par Thibaudau, en avait découvert trente-deux, dont une en argent frappée sous le règne des empereurs. Moi-même, dans l'espace de quelques années, j'ai trouvé ou recueilli les suivantes.

### MÉDAILLES TROUVÉES DANS LES RUINES.

Vingt médailles autonomes en bronze, petit module ; de fabrication barbare. Elles sont toutes de *Massilia* avec la légende MA. MASS. ΜΑΣ et quelquefois MAC (1), et les types ordinaires, c'est-à-dire le caducée, la galère unirame, le lion, le dauphin, l'aigle, la chouette, le taureau cornupète ou en l'état de repos.

Toutes ces médailles font partie de la suite marseillaise, et ont été décrites par Grosson (2), Fauris de Saint-Vincent (3), Mionnet (4) et la Saussaye (5), à l'exception d'une, qui est inédite. Celle-ci porte d'un côté la tête cas-

(1) On trouve sur les monuments grecs des derniers temps de la république de Marseille C pour Σ ou Z.

(2) *Recueil des Antiquités et monuments marseillois*, 4<sup>re</sup> partie.

(3) *Mémoire sur les Médailles de Marseille*.

(4) *Description des Médailles antiques grecques et romaines*, tom. 4<sup>er</sup>, pag. 79.

(5) *Numismatique de la Gaule narbonnaise*, Médailles de *Massilia*.

quée de Minerve, à droite, avec la légende MAC, et de l'autre une tête imberbe casquée sans col ou mentonnières, à droite.

Cette figure serait-elle la personification du peuple ou de la ville? La Saussaye en a décrit une de *Cabellio* avec un revers semblable (Planch. xvii, n° 4 de son ouvrage), sur laquelle il émet cette opinion. Quoiqu'il en soit de cette conjecture que je sou mets au jugement des numismatistes, il n'est pas moins vrai de dire que cette médaille  *inédite* est d'autant plus digne de fixer leur attention, qu'elle ajoute à la suite marseillaise, si tant est que l'opinion sur le *Démos* soit inadmissible. (Planch. iv, n° 7.)



## HAUT EMPIRE.

	Argent.	Grand bronze.	Moyen bronze.	Entre moyen et petit bronze.	Petit bronze.	Plomb.
Auguste .....	.....	.....	5	.....	.....	.....
Auguste et Agrippa .....	.....	.....	1	.....	.....	.....
Agrippa .....	.....	.....	3	.....	.....	.....
Agrippine.....	.....	1	.....	.....	.....	.....
Claude .....	.....	.....	3	.....	.....	.....
Néron.....	.....	.....	3	.....	.....	.....
Vespasien.....	.....	.....	1	.....	.....	.....
Titus.....	.....	.....	2	.....	.....	.....
Trajan .....	1	.....	2	.....	.....	1
Hadrien .....	.....	2	1	.....	.....	.....
Antonin Pie.....	.....	.....	2	.....	.....	.....
Faustine-la-Mère .....	.....	.....	1	.....	.....	.....
Marc Aurèle.....	.....	1	3	.....	.....	.....
Fausline-la-Jeune .....	.....	.....	1	.....	.....	.....
Caracalla .....	1	.....	1	.....	.....	.....
Géla.....	1	.....	.....	.....	.....	.....
Maximin.....	.....	.....	1	.....	.....	.....
Aurélien.....	.....	.....	.....	1	.....	.....
Gallien .....	.....	.....	.....	.....	2	.....
Probe.....	.....	.....	.....	1	.....	.....
Galère Maxime.....	.....	.....	1	.....	.....	.....
Theodora .....	.....	.....	.....	.....	1	.....
	3	4	31	2	3	1

## BAS EMPIRE.

	Moyen bronze.	Petit bronze.
Constantin-le-Grand.....		2
Constantin-le-Jeune.....		1
Constance.....		2
Constant.....		2
Gallus.....		1
Valentinien I <sup>er</sup> .....		1
Basile I <sup>er</sup> , dit le Macédonien.....	1	
	<b>1</b>	<b>9</b>

## MOYEN-AGE.

Otton I<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne..... 1 (Denier ottonien.)

Cette monnaie, frappée à Pavie, était très répandue en Provence dans le X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Elle est trouée en un endroit, ainsi que la précédente, et doit avoir été portée comme objet de vénération ou de parure, car de nos jours encore les bédouines portent de ces pièces dans leurs cheveux ou à leurs oreilles.

## RÉCAPITULATION.

	Autonomes .....	20	
Médailles antiques..	Haut empire ..	Argent .....	3
		Grand bronze....	4
		Moyen bronze... 34	
	Bas empire...	Entre moyen et pe-	
		tit bronze.....	2
		Petit bronze.....	3
	Plomb .....	4	
	Moyen bronze... 1		
	Petit bronze.... 9		
Moyen-âge. Monnaie .....	Argent.....	1	
	Total.....	75	

## MÉDAILLES

## Trouvées dans la campagne de Tauroentum.

Quatre médailles autonomes, en bronze, faisant partie de la suite marseillaise, avec les types ordinaires.

Une médaille consulaire en argent. Tête casquée de Pallas, ayant un bige pour revers. C'est un denier romain dont l'inscription est effacée.

## HAUT EMPIRE.

	Argent.	Grand bronze.	Moyen bronze.	Entre-moyen et petit bronze.
Auguste .....	.....	.....	2	.....
Auguste et Agrippa.....	.....	.....	1	.....
Claude .....	.....	.....	2	.....
Néron.....	.....	.....	2	.....
Titus.....	.....	.....	1	.....
Nerva.....	1	.....	1	.....
Trajan .....	1	.....	2	.....
Hadrien.....	.....	3	1	.....
Faustine-la-mère.....	.....	.....	1	.....
Marc-Aurèle.....	.....	.....	1	.....
Commode.....	.....	3	.....	.....
Sévère.....	.....	1	.....	.....
Gallienus.....	.....	.....	.....	1
Maxence.....	.....	.....	.....	2
	2	7	14	3

## BAS EMPIRE.

	Entre moyen et petit bronze.	Petit bronze.
Constantin-le-Jeune .....	.....	1
Gallus .....	1	.....
Théodose.....	1	.....
Justinien .....	1	.....
Léon VI, dit le Sage.....	1	.....
	4	1

Moyen-âge. Conrad, roi de Bourgogne et d'Arles. En argent. 3.

## RÉCAPITULATION.

	Autonomes.....	4	
	Consulaire .....	1	
Médailles antiques.	Haut empire..	Argent.....	2
		Grand bronze....	7
		Moyen bronze....	14
		Entre m. et p. bronze	3
	Bas empire...	Entre m. et p. bronze	4
Petit bronze.....		1	
Monnaies. Moyen-âge.....		3	
	Total.....	39	

A cet aperçu, fruit de mes recherches, il faut ajouter un grand nombre de médailles *frustes*, et celles qui

n'ayant pas été recueillies dans des musées privés ou publics, sont malheureusement perdues pour la science et pour l'histoire de *Tauroentum*. Il faut ajouter aussi la découverte de plusieurs objets antiques, plus ou moins précieux. Tels sont :

1° Un chapiteau de colonne en pierre tendre, d'ordre corinthien, ainsi qu'une rosace. Le chapiteau porte 0<sup>m</sup>28<sup>c</sup> de hauteur sur 0<sup>m</sup>20<sup>c</sup> de large.

Un autre chapiteau en marbre blanc, d'ordre corinthien à feuilles d'acanthé, profondément refouillé, caractère distinctif de l'architecture grecque. Il a 0<sup>m</sup>50<sup>c</sup> de hauteur et trois rangs de feuilles d'acanthé sur chaque face.

2° La base d'une colonne en marbre blanc avec des moulures, de 0<sup>m</sup>32<sup>c</sup> de diamètre.

Un morceau de pilastre ou colonne plate en marbre gris, cannelée sur ses quatre faces, dont deux ont 0<sup>m</sup>15<sup>c</sup> de largeur, et les deux autres 0<sup>m</sup>10<sup>c</sup>.

Un fragment de draperie en marbre blanc. Des fragments de corniche en pierre tendre.

Un morceau de colonne de granit noir et blanc micacé, de 0<sup>m</sup>25<sup>c</sup> de diamètre et de 0<sup>m</sup>58<sup>c</sup> de long.

3° Une meule à bras (*mola trusatilis*) (Planch. iv, n° 6) pour moudre le blé et le réduire en farine, occupation à laquelle les anciens attachaient leurs esclaves, surtout quand ils voulaient les punir, comme on le voit dans l'Andrienne de Térence :

Verberibus cœsum te in pristinum, Dave, dedam usque ad necem.

(Act. 4, Sc. 2.)

4° Une tessère (Planch. v, n° 1.) ou marque de reconnaissance, en cuivre, de forme carrée, sur laquelle est gravé un navire de charge (*navis oneraria*), semblable à ceux que les anciens nommaient *corbita*.

Ce petit objet ne laisse pas d'être curieux, car il nous donne une idée des navires de commerce dans les temps primitifs. La plupart étaient ronds comme celui-ci, ils n'avaient qu'un mât, surmonté d'une hune (*carchesium*), auquel étaient attachés une échelle en corde et les cordages, peu nombreux dans ces temps anciens, puisque ces navires ne portaient qu'une voile. L'ancre, d'abord en pierre, était soutenue par des cordes. La poupe, sur laquelle était placée une baguette avec une bandelette (*stilum cum tœniâ*) pour connaître de quel côté venait le vent, et la proue, ornée d'une figure d'animal, d'où le bâtiment prenait son nom, étaient de figure carrée avec plus ou moins d'ornements.

5° Des fragments de vitre de verre, en petit nombre, il est vrai; mais il suffit qu'il y en ait eu, même une seule, pour réfuter l'erreur généralement accréditée que les anciens ne connaissaient pas le verre étendu en vitre. Les vitres étaient en usage en Égypte sous les Pharaons; on y connaissait même les vitres colorées; Champollion-Figeac en parle dans son *Histoire de l'Égypte*.

Deux fragments de vase, l'un en verre blanc avec ornements, l'autre en verre bleu uni.

6° Un tout petit fragment de vase Murrhin. Ces étonnants vases Murrhins étaient faits, au dire de Pline, d'une pierre venant de la Caramanie. Properce les juge de terre cuite par ce vers :

Murrhæque in Parthis pocula cocta focis. (1)

7° Un fragment de vase en poterie rouge, si commune dans ces ruines, sur le fond extérieur duquel on lit dans un cartouche circulaire : SECVNDNA, pour *Secundina* en relief. Ce nom de famille était très répandu en Provence, et se rattache à d'autres inscriptions trouvées à Arles (2), à Riez (3), à Vençe (4), à Grasse (5), à Antibes (6), à Sartous (7), village ruiné près de Cannes, au bord du Var (8), à Nice et dans ses environs (9).

(1) Des fragments de ces vases Murrhins trouvés en Égypte ont fait connaître à M. de Rosière que la matière en était le *spath-fluor*; ce qui explique comment les dents pouvaient y laisser des traces.

(2) Papon. *Hist. gén. de Provence*, t. 1<sup>er</sup>, chorog. 1<sup>re</sup> partie, pag. 56.

(3) *id.* pag. 61.

(4) *Almanach du département du Var*, 1829, 2<sup>e</sup> part. pag. 108.

(5) *Almanach du département du Var*, pour l'année 1829. 2<sup>e</sup> partie, p. 112.

(6) *Hist. gén. de Provence*, par Papon, t. 1<sup>er</sup>, chorog. 1<sup>re</sup> part. p. 13. — *Almanach du département du Var*, 1827, 2<sup>e</sup> part, p. 94 et 95. — *Id.* 1829, 2<sup>e</sup> part., p. 107 et 108.

(7) *Id.* 1829, 2<sup>e</sup> part., p. 108. — Noyon. *Statistique du Var*, p. 509. — Rouard. *De l'importance de l'épigraphie en général et l'épigraphie locale et particulière*, p. 24.

(8) Bouche. *Hist. de Provence*, t. 1<sup>er</sup>, liv. 1, c. V., p. 31. — *Mémoires de la société des Antiquaires de France*, t. xx, p. 33.

(9) Bouche. *Hist. de Provence*, t. 1<sup>er</sup>, liv. iv, c. 111, p. 299. — Millin. *Voyage, etc.*, t. 111, pag. 537. — *Mémoires de la société des Antiquaires de France*, t. xx, p. 87, 93, 113.

Un autre fragment de vase en poterie noire, d'une pâte extrêmement fine, sur le fond extérieur duquel on lit dans une moulture circulaire : OF. PRIM. (*Officina prima*) en relief; un autre en poterie rouge porte dans un cartouche circulaire : VOES. TO. (*Officina secunda*) en relief; ce qui annoncerait qu'il y avait dans cet endroit divers ateliers d'une même fabrique. La plupart de ces fragments de vases sont chargés de figures et d'arabesques. Sur l'un on voit un oiseau, sur un autre un cent, sur quelques-uns des personnages. (Planch. iv, n° 5.)

8° Deux lampes sépulcrales en terre cuite, dont l'une est unie (Planch. v, n° 6), et l'autre représente, au milieu d'une bordure, deux têtes *affrontées*, c'est-à-dire qui se regardent, une d'homme coiffé d'une tiare, et l'autre de femme en cheveux, figures symboliques que l'on voit assez souvent sur ces sortes d'objets funéraires. Ces lampes qu'on allumait au moment de sceller les tombeaux et auxquelles une croyance populaire attribuait une éternelle lumière y étaient déposées comme un symbole d'immortalité.

9° Des briques rondes. Ces disques n'ont pas été façonnés à coup de truelle de maçon; ils sont sortis du moule tels qu'ils sont avec leurs faces et arêtes, de sorte que superposés ils correspondent en tous points: ce qui semble indiquer tout un système d'appareil. Ils ont 0<sup>m</sup>4<sup>c</sup> d'épaisseur et 0<sup>m</sup>20<sup>c</sup> de diamètre; on en faisait les colonnes des hypocaustes.

D'autres briques en forme de quart de cercle, qui se rassemblent pour faire des colonnes. Ces briques triangulaires, arrondies sur une de leurs faces, ont 0<sup>m</sup>6<sup>c</sup> d'épais-

seur et 0<sup>m</sup>17<sup>c</sup> de largeur; elles formaient une colonne de 0<sup>m</sup>24<sup>c</sup> de diamètre.

Un fragment de brique plate, sur laquelle est représentée en relief une branche de grenadier avec son fruit: (Planch. v, n<sup>o</sup> 7.)

De grandes tuiles plates portant le nom du fabricant, en creux, écrit tantôt EVPLAS<sup>c</sup> (*eurias plasticus*), tantôt: EVRIAS<sup>c</sup> (*eurias plastes*), d'autres fois dans un cartouche allongé **EXPLAS<sup>c</sup>**. Sur d'autres on lit: . . . VFRI. oER (sans doute pour *ufri* ou *onufri operarii*, à la manière des artistes grecs, qui mettaient leurs noms au génitif sous-entendant des mots équivalent à ouvrage de . . . . .). On voit sur d'autres briques des caractères (Planch. v, n<sup>o</sup> 10.), qu'aucun antiquaire n'avait pu expliquer jusqu'à ce jour. Marin, de la Ciotat, avait cru y reconnaître des chiffres, et Millin y avait vu les lettres initiales du fabricant: ils étaient l'un et l'autre dans l'erreur. Je viens de faire passer une empreinte fidèle de cette inscription sous les yeux de M. Lenormant, de l'Institut, qui l'a communiquée à son illustre confrère, M. Hase, dont l'expérience en matière de paléographie est universellement appréciée. L'opinion de ces deux savants, à laquelle on se rangera parce qu'elle fait autorité, est que l'inscription est latine, et qu'on n'y doit voir que la marque de fabrique d'un potier, L. HERENNI. » Le caractère cursif de ces majuscules n'est pas sans exemple, ajoute l'obligeant M. Lenormant, et je suis convaincu qu'on aurait tort d'y chercher autre chose que ce qui a été lu par M. Hase. »

La pâte de l'argile dont on fabriquait ces briques, est généralement celle qu'on trouve sur les lieux, et ceci confirme l'opinion que nous avons déjà émise sur les fabriques de tuilerie, de poterie et de briqueterie, établies dans cette localité, d'autant que d'innombrables débris d'amphores, d'urnes de toutes les formes et de toutes les dimensions, jonchent la terre tant au milieu qu'alentour des ruines, et se mêlent aux autres débris de l'art antique; les unes, destinées à être fichées en terre afin de conserver à l'état de fraîcheur le liquide qu'elles contenaient, se terminent en pointe: d'autres sont aplaties par le bas de manière à garder l'équilibre. Ces vases sont tous en terre cuite et commune.

10° Une petite brique, en terre rouge, de forme rhomboïde, pour pavé à la mosaïque.

11° Plusieurs vases, garnis d'une anse, en terre cuite. Les formes sont bonnes et variées (Planch. v, n° 2.). Plusieurs pots en terre rouge, d'une très faible épaisseur (Planch. v, n° 3), dont un est revêtu d'une légère couche argentée (Planch. v, n° 4). On plaçait ces pots auprès des morts, et ils servaient à brûler des aromates. Je dois faire remarquer qu'en général les pots étaient posés aux pieds, et les vases à côté de la tête des squelettes, renfermés dans les tombeaux dont j'ai déjà parlé. Les vases contenaient probablement cette eau lustrale qu'on avait placée auprès du mort au moment de son trépas, et que l'on répandait après les funérailles sur les assistants avec un rameau d'olivier ou de romarin, en tournant trois fois autour de l'assemblée, comme nous l'apprend Virgile :

Idem ter socios purâ circumdedit undâ

Spargens rore levi et ramo felicis olivæ

Lustravit que viros . . . . .

( Énéid. lib. VI, v. 209. )

12° Deux fioles en verre, aplaties par le bas et à long col, trouvées dans les mêmes tombeaux. Les antiquaires ne s'accordent pas sur l'appellation et l'usage de ces fioles; les uns les nomment *lacrymatoires*, parce que, disent-ils, les parents et les amis du mort y déposaient les larmes que les regrets et la douleur et peut-être le désespoir leur avaient fait répandre, ainsi que les larmes versées en abondance aux funérailles par les pleureuses publiques (*præficæ*); les autres les appellent vases à parfums, parce que, selon eux, ils étaient remplis d'huiles et de baumes odoriférants qu'on offrait aux mânes des morts. (Planche v, n° 8).

13° Un instrument en cuivre, dont je ne puis m'expliquer l'usage et qui paraît être une *fibula*. (Planche v, n° 9.)

14° Deux bras votifs (Planche v, n° 5), en ivoire, teinte en rouge, montés sur argent, offerts sans doute à Esculape, ou à toute autre divinité, soit pour obtenir la santé, soit en actions de grâce de l'avoir recouvrée, coutume ancienne dont on voit des traces chez les Philistins (1 Rois, chapitre vi, v. 5). On avait découvert à Marseille de semblables mains, qui avaient, comme celles qui ont été trouvées à *Taurento*, le pouce passé entre le doigt index et le medius. Grosson, en les décrivant dans son *Recueil des*

*Antiquités et monuments marseillois*, émet l'opinion que ces mains, qu'il appelle *impudiques*, d'après quelques antiquaires, étaient des amulettes représentant Priape. Les jeunes gens, dit-il, et même les personnes du sexe les portaient au cou, et elles étaient d'un grand usage; mais on sait que Grosson est souvent fautif dans ses jugements en matière d'antiquité.

15° Plusieurs bagues en or (Planche v, n° 11). Les anneaux présentent plusieurs filets parallèles; le châton contient une cornaline unie.

16° Une tête nue d'empereur, gravée sur cornaline, ornant le châton d'une bague en or, d'un fini remarquable et qui atteste la plus belle époque de l'art. (Planche v, n° 13).

Une autre tête d'empereur radiée, sur cornaline, d'un beau travail (Planche v, n° 14).

17° Une tête radiée, d'un plus grand module, sur cornaline, montée sur cuivre pour cachet, d'un travail moins fini. (Planche v, n° 15).

18° Une pierre gravée représentant une guêpe, d'un fini précieux, sur cornaline.

19° Une autre pierre gravée; montée sur or pour bague, représentant Vénus endormie.

20° Une cornaline représentant Pyrrhus immolant le vieux Priam; figures nues. (Planche v, n° 16).

Une autre représentant Esculape coiffé du *pétase*, tenant de la main droite la massue entortillée d'un serpent, et en face une figure de femme drapée. (Planche v, n° 17).

Ces trois pierres sont les seules à *sujet*, trouvées dans les ruines de *Taurento*. Le travail des deux dernières est

ordinaire, et accuse l'enfance de l'art, ou bien elles ont été endommagées par le frottement des décombres. Elles sont un peu convexes, l'artiste y trouvant plus de facilité pour raccourcir les figures. Il est probable qu'elles appartiennent à un artiste grec. Ils traitaient les sujets mythologiques ou historiques de préférence à ceux de l'histoire contemporaine.

Toutes ces pierres sont de forme ovale et *intailles*, c'est-à-dire gravées dans le creux.

24° Une pierre gravée en relief dans le creux (Planche v, n° 18.), de forme parallélogramme rectangle, d'un centimètre sur 6 millimètres, au milieu de laquelle on lit :  en très beaux caractères et dans un encadrement délicatement exécuté. Cette pierre est un grenat-pyrope, l'escarboucle des anciens (*carbunculus*) ; l'artiste a donné à l'encadrement et aux lettres un *poli mat*, qui les fait admirablement ressortir.

Ce nom est-ce celui d'Eutychès, fils ou élève de Dioscorides, le plus célèbre graveur du temps d'Auguste ? On serait porté à le croire en voyant la finesse et la grande perfection de ce travail, qui remonte aux plus beaux jours de la glyptique. Dans cette supposition, cette pierre aurait été placée au bas de quelque ouvrage de cet artiste ; c'était d'ailleurs sa coutume comme elle était celle de la plupart des artistes grecs. Ou bien est-ce le nom du propriétaire de la pierre, ou de celui qui en avait fait présent ? On pourrait croire aussi que ce nom exprime les vœux et les souhaits qui accompagnaient ce présent, car *eutyches*, en grec, est synonyme de *fortunatus* ; il signifierait alors

*sois heureux*. Quelque signification d'ailleurs qu'ait ce mot, il n'est pas moins vrai de dire que cette pierre est d'une rare beauté de travail.

22° Un cachet antique en cuivre jaune ( Planch. v , n° 19. ). Il porte sur le dos une tige, percée d'un trou à son extrémité et destinée à recevoir la chaîne ou le cordon par lesquels il pendait au cou de son propriétaire. On lit sur ce cachet S.B.K. Dans le champ se trouve un oméga majuscule  $\Omega$ , surmonté d'une couronne soutenue par deux chenilles. Au bas sont deux palmes entrelacées.

Selon toute apparence, ce cachet a appartenu à un chrétien de la primitive église. S. B. K. est mis pour *sit benedictus christus*. Dans les inscriptions de *Rome souterraine* par Aringhi, on remarque que le *k* remplace le *ch* dans *christus*, parce qu'il est employé pour le *chi* des grecs X. La chenille était un emblème de la résurrection. Les deux qui sont sur le cachet me sembleraient entrelacées de manière à former un alpha couché. L'alpha et l'oméga annoncent, suivant l'expression de J.-C., le *principe et la fin de toutes choses* (1); on connaît la signification des palmes.

Tels sont les objets antiques récemment trouvés dans les ruines de *Taurento*.

Parmi ceux qui ont été découverts dans la campagne, on remarque :

1° Une tête d'homme sculptée sur pierre, de 0<sup>m</sup>3<sup>c</sup> de hauteur, qui paraît avoir appartenu à une figurine gau-

(1) Ego sum alpha et omega, principium et finis. *Apocalips*, c. 1, v. 8.

loise. Cette tête, dont la longue chevelure tombe en boucles, a le front ceint d'une bandelette; la prunelle des yeux est creuse (Planch. v, n° 20).

2° Un fragment de bas-relief en marbre blanc, sur lequel on voit un panier et un chien.

3° Une griffe en fer (Planche iv, n° 8.) portant : Q. AQVINSĀVRNN, c'est-à-dire *Quinti Aquini Saturnini* sous-entendu *Sigillum* : ce qui signifie marque de Quintus Aquinus Saturninus, nom de famille fort répandu en Provence.

Les anciens se servaient de ces sortes de cachet pour marquer, avant qu'ils fussent cuits, les vases dans lesquels ils conservaient le vin et les autres liqueurs.

4° Une petite tête en cuivre représentant une figure grotesque (Planch. v, n° 21). C'est une de ces amulettes que les anciens portaient au cou comme préservatif.

Je passe sous silence la découverte de plusieurs autres objets antiques, tels que débris de sculpture et d'architecture. Ce qu'il importait de faire connaître, c'est la découverte de ceux qui ont quelque valeur scientifique, et surtout des nombreuses médailles trouvées dans les ruines de *Taurento*. Ces médailles, je le sais, n'ont par elles-mêmes aucune importance numismatique; mais elles sont vraiment intéressantes en ce qu'elles constatent le temps des époques grecque et romaine de *Tauroentum*, et qu'elles nous aideront, non-seulement à soulever un coin du voile qui cache la véritable position topographique de cette ville, mais encore à déterminer sa durée et l'époque de sa destruction.





# AZÉLA

OU

## LA BEAUTÉ.



Il y avait une fois dans un pays bien lointain, si lointain qu'on ne le trouvait sur aucune carte de géographie, un jeune roi si beau, si beau qu'on dit que le soleil était jaloux de lui. Sa mère tout naturellement l'aimait à la folie et ne désirait rien tant que de le marier ; mais elle voulait qu'il épousât la plus belle fille du monde, afin, disait-elle, d'avoir des petits-fils encore plus beaux que leur père.

Elle avait, dans ce but, envoyé des ambassadeurs dans tous les pays pour chercher et lui amener les femmes les plus remarquables.

Pendant ce temps, elle avait tant et tant parlé à son fils de sa beauté, elle lui avait si bien rempli la tête de ses folles idées, que le pauvre prince n'osait plus regarder une seule femme, dans la crainte de s'éprendre de quel-

que beauté secondaire, indigne de sa personne et de son rang.

Les ambassadeurs arrivaient cependant. Ceux-ci amenaient des Vénus chinoises aux pieds microscopiques, ceux-là des femmes jaunes, noires ou rouges. Puis c'étaient de brunés Espagnoles, des Grecques héroïques, des Italiennes passionnées, des Françaises sans taille, tant elles étaient fines, des Allemandes roses, des Anglaises transparentes : enfin tout les trésors que Dieu fit jaillir de la côte d'Adam pour compléter la création. Certes, cette réunion eût fourni un admirable sérail au prince ; mais les lois et les mœurs de ce pays n'autorisaient les hommes, et même les rois, à n'avoir qu'une seule femme. Or la difficulté résidait précisément dans le choix à faire entre toutes. Le jeune monarque était fort inquiet ; la reine-mère aussi était fort irrésolue et fort triste. Ils ne savaient à quel saint se vouer.

Ils firent assembler, pour sortir d'embarras, les savants et les philosophes du royaume et leur exposèrent leur chagrin. La reine leur dit qu'elle avait eu une vision pendant sa grossesse et qu'une fée lui avait prédit que son fils ne pourrait être heureux qu'avec la plus belle femme du monde. Il n'est pas bien prouvé que la reine eût eu cette vision ; mais elle eût été honteuse d'avouer qu'elle se donnait tant de mal pour satisfaire un simple caprice maternel.

Les savants s'inclinèrent (les rois étaient fort respectés en ce temps-là,) et demandèrent à voir ces femmes pour décider qu'elle était la plus belle de toutes. A la suite d'un long et scrupuleux examen, ils se réunirent

en grand conseil, et chacun y fit un beau discours pour prouver qu'il avait seul raison et que ses collègues ne savaient ce qu'ils disaient. Le président d'âge détestait les modernes, parce qu'il avait passé sa vie dans l'étude de l'antiquité, en compagnie de momies qu'il avait extraites à grand frais des nécropoles égyptiennes. Il avait lu, je ne sais où, une description *exacte* de la belle Hélène et ne trouvant pas de femme semblable à M<sup>me</sup> Ménélas, il déclara que le roi devait attendre. Un autre pourtant adorait les brunes et lui conseillait une Espagnole; mais survenait un brun qui prétendait que l'Espagnole était affreuse et que le roi ne pouvait épouser qu'une blonde et diaphane Anglaise. Bref, ils remplirent consciemment leur rôle de savants; ils disputèrent et crièrent tant sans s'entendre, citèrent tant de grec, de latin, de chinois, d'arabe et de sanscrit; invoquèrent tant d'auteurs et tant de sentences, que le pauvre prince rentra dans son palais avec une migraine épouvantable et ne voulut plus de quelques jours penser à ce malheureux choix.

Pourtant comme il fallait se décider, il dit un soir à sa mère : « Oh ! que nous avons été fous de nous en remettre au jugement des savants en pareille matière ! Nous avons oublié, ma mère, que rien n'est bête au monde comme un savant, quand il s'agit de femme et d'amour. Que voulez-vous que ces gens-là comprennent en dehors des préoccupations qui les absorbent ? Appelez, au contraire, les amants de la beauté, les prêtres de l'idéal, les artistes, les peintres et les sculpteurs. Ceux-là sont les adorateurs de la forme et ils sauront bien découvrir la perfection

dans sa manifestation matérielle. » On convoqua donc les artistes. Mais ce fut bien pire alors ! quels combats ils se livrèrent sous les yeux de l'infortuné prince ! Celui-ci adorait les vierges de Raphaël ; il avait raison en cela, mais son tort était de n'en pas trouver de vivantes ; cet autre voulait une bacchante, une vierge folle ; un autre, idolâtre des couleurs chaudes, ne voyait la beauté que sous un front orangé et des joues pourprées ; un autre vantait les yeux d'azur et la peau blanche. Ce furent les mêmes orages, les mêmes tiraillements, la même confusion. Le roi fut bien malade ce jour-là. C'était plus que la migraine, c'était presque une congestion cérébrale.

Dès qu'il fût rétabli, il se dit : « Bon j'ai oublié les poètes. Les poètes parlent si bien de la beauté, qu'ils ne manqueront pas de la découvrir et de s'agenouiller devant elle : car la beauté, c'est la divinité pour cette race d'hommes dont le cœur, comme la parole, a quelque chose de céleste. » Mais il éprouva avec les poètes une désillusion aussi profonde qu'avec les savants et les artistes. Chacun avait son idéal : sa Laure, sa Béatrix, son Elvire, que sais-je ? sa Marguerite. Tous proclamèrent la plus belle celle qui se rapprochait le plus du type rêvé. Toutes ces femmes enfin furent choisies par quelqu'un et nulle, comme le roi le voulait, ne le fut par tous.

Aussi ses nuits devinrent-elles sans sommeil et ses jours sans repos. Rien ne l'amusait plus ; il maigrissait, que c'était pitié ! il ne savait plus que faire d'une existence qu'il avait vouée à cette idée impossible de s'unir, lui le plus bel homme, à la plus belle femme et de montrer à l'admiration des peuples de la terre ce dou-

ble chef-d'œuvre de Dieu, complété par l'hymen.

Après quelques nuits d'insomnie et de découragement, il se dit un matin : « Si je demandais aux femmes ? » — Il avait été si malheureux après la réunion des savants ; si accablé d'odes, de sonnets, de ballades et de madrigaux après celle des poètes, qu'il finit par en arriver à cette pensée. Mais il voulut interroger chaque femme en particulier ; car, se dit-il, si nous, hommes, qui sommes la sagesse, la raison, le génie en personne ; nous, les rois de la création enfin, nous ne pouvons nous entendre et nous mettre d'accord sur ce point, qu'arrivera-t-il, grand Dieu ! si je mets en présence tous ces amours-propres, toutes ces faiblesses et toutes ces passions, tout ce monde d'esprit subalternes et jaloux.

Que les femmes de tous les pays pardonnent à ce jeune roi un pareil déraisonnement : il n'était pas majeur. Puis, il avait lu beaucoup de livres de philosophie et il avait étudié les lois. Or, en voyant la part que les législateurs y avaient faite aux femmes, il jugeait celles-ci par analogie, ou par induction si vous aimez mieux. Vous savez, d'ailleurs ; qu'il vivait toujours loin de ce sexe aimable, dans la crainte de devenir amoureux de quelque beauté inférieure et de manquer ainsi sa destinée.

Il donna donc un grand et splendide bal où il réunit toutes les nobles dames de sa cour et toutes les femmes qu'on lui avaient amenées. Puis, il s'approcha de l'une d'elles et se mit à parler de la beauté des autres femmes. Mais quelle ne fut pas sa surprise ! Son interlocutrice, qui avait d'abord convenu avec lui que celle-ci ou celle-là était fort belle, finissait toujours par lui faire découvrir

chez toutes des défauts et des vices qui les rendaient affreuses. Elle faisait bien une réserve pour elle-même et laissait entrevoir une grâce ou une qualité en elle à mesure qu'elle découvrait une imperfection chez sa voisine ; mais dès qu'il allait consulter les autres sur la dernière qui lui avait parlé, on lui prouvait que celle-ci était encore la pire de toutes. « Bon, se dit-il à la fin, au moins mes savants en trouvaient chacun une de leur goût, tandis qu'ici toutes prétendent être la perle des belles et toutes me prouvent qu'elles ne le sont qu'à leurs propres yeux. O mon Dieu ! mon Dieu, que faire ? »

Et il s'en allait désespéré dans les campagnes. Il eût volontiers dit à la rose qui se balançait fière et royale sur sa tige : « O toi, la plus belle des fleurs, dis-moi la plus belle des femmes ? » Mais ses yeux s'arrêtaient sur un lys éclatant et il se demandait si la feuille pourprée de la rose était réellement plus belle que la robe immaculée du lys. Puis, toutes les autres fleurs étalaient leurs couleurs brillantes, leurs pétales embaumés, leurs calices dorés que la brise des nuits emplait de miel et de rosée, et toutes semblaient à l'envi lui reprocher la moindre préférence pour l'une d'elles exclusivement. Et comme le jeune prince adorait les fleurs, il était près de se jeter à genoux devant elles et de s'écrier : « Pardon, pardon ; vous êtes toutes également belles, également aimées et je n'ai pas fait de choix entre vous. » Et il rentrait plus désolé et plus triste que jamais.

Il demandait aussi conseil à la lune et aux planètes, mais la lune et les planètes ne répondaient pas. Les constellations avaient même l'air de se moquer de lui. Au

moment où une étoile lui paraissait plus grande , plus lumineuse et partant plus belle que les autres et où il se promettait de se faire dire, par son astrologue, à laquelle de toutes les femmes cette étoile était attachée , des milliards d'autres étoiles brillaient, brillaient tout à coup comme des épingles de diamants qui lui seraient entrées dans les prunelles. Il fermait les yeux précipitamment , mais quand il les rouvrait , l'étoile bien-aimée avait disparu ou s'était confondue dans l'essaim de ses sœurs célestes. Décidément le malheur du prince allait le rendre fou. Sa mère même n'était pas sans inquiétudes sérieuses pour sa vie.

Quand on a tout essayé, quand on a tout épuisé et que le cas est bien désespéré, on finit par où on aurait dû commencer : on pense à Dieu. Ainsi fit-il. Il se mit à genoux, un beau soir, après avoir regardé coucher le soleil et il pria et pleura longtemps. En se relevant, calmé un peu par cette effusion de larmes et d'expansion, il avisa un vieil ermite qui regagnait à pas lents une petite cabane qu'il habitait au versant d'une colline. Oh ! se dit le prince, qui sait si ce saint homme ne me donnerait pas un salutaire conseil ? Et il suivit le solitaire.

Or, ce saint ermite avait une grande réputation de sagesse, parce qu'il vivait seul, parlait peu ; que lorsqu'un malheureux venait à lui, il écoutait patiemment dix fois, vingt fois le récit de sa peine et que si quelque rare parole s'exhalait de ses lèvres, c'était pour consoler les douleurs qu'on venait lui confier et non pour les irriter, comme le font maladroitement les gens qui ne souffrent pas.

Le jeune roi le trouva assis au pied d'un chêne centenaire, occupé à égréner un long rosaire. Il lui conta tout ce qui lui était arrivé. Le bon solitaire ne l'interrompit pas ; il ne lui dit pas que son infortune était la faute de sa mère et la sienne ; il ne lui fit pas de dissertations pour lui prouver que la beauté absolue n'existe pas, et que l'idéal, comme le règne de Dieu, n'est pas de ce monde ; mais il lui dit ces mots que le prince recueillit avec autant de respect que d'avidité.

« La beauté est dans les yeux de celui qui aime et sur le front de celle qui est aimée. »

« Retourne en ton palais, parmi toutes les femmes. Vis au milieu d'elles, regarde-les bien toutes et celle-là sera la plus belle qui sera aimée de toi. »

Le prince ne comprit d'abord pas bien ces paroles. Il crut que l'ermite lui avait dit qu'il rendrait la plus belle celle qu'il aimerait le plus. — Voilà qui est parler, se dit-il ; ce sera vite fait ! Et moi qui me privais de regarder les femmes, tant j'avais peur de m'éprendre de l'une d'elles avant d'avoir trouvé la plus jolie ; tant j'avais peur qu'un sot amour ne m'empêchât de contenter ma mère ! Je vais sans faute devenir amoureux demain, ou même ce soir. Et pourquoi pas tout de suite ?

Puis tout en cheminant, il se dit encore : Qui sait si je ne le suis déjà pas quelque peu ? Voyons, cherchons bien. — Et il cherchait, en effet, avec une conscience toute royale. Or, dans ce pays-là, les rois étaient des modèles de conscience et des types de vérité. Comme les temps sont changés depuis ! . . . . .

Mais il eût beau chercher : il ne se trouva épris d'aucune

de ces belles figures passionnées que ses ambassadeurs avaient fait défiler devant lui. La seule au souvenir de laquelle il ne resta pas indifférent fut une chère et douce petite fille qui avait été sa sœur de lait et qui se nommait Azéla. Mais celle-là n'était pas belle à être épousée. Elle était si naïve, si bonne et si modeste qu'au palais personne ne l'avait encore remarquée. Le jeune prince se rappela pourtant avec attendrissement combien Azéla lui avait, dans une foule de circonstances graves, donné d'utiles conseils, combien elle avait pleuré lorsqu'il avait failli mourir à la suite du conseil tenu par les artistes; combien elle savait le consoler et l'égayer lorsque son peuple et ses ministres l'avaient tant ennuyé. Oh! si le solitaire était sorcier, -s'écriait-il! si j'avais le pouvoir de rendre Azéla la plus belle, je sens que je l'aimerais. Après tout, ajoutait-il, si j'ai bien compris la parole de l'ermite, ne suffit-il pas que je l'aime pour qu'elle devienne sans rivale ici-bas?

Il en rêva toute la nuit; puis, le lendemain, il revit Azéla. Bravo! pensa-t-il, cela ne va pas si mal déjà. Azéla est mieux qu'hier. Ses yeux sont bien encore un peu petits, mais ils sont doux et spirituels. D'ailleurs, mon amour les agrandira. Azéla est pâle, mais cette pâleur lui sied à ravir et lui donne un air d'adorable mélancolie. Sa bouche est grande, mais ce défaut, si c'en est un, lui donne ce sourire ouvert et franc qui va au cœur. Enchanté du résultat de cet examen, il prit Azéla par la main et l'emmena dans un des jardins du palais, sous une tonnelle d'arbres magnifiques, pendant que le soleil de midi dorait les cîmes voisines, que les cigales chan-

taient dans le feuillage et que la campagne muette semblait adresser à Dieu une prière mentale toute d'amour, de reconnaissance, d'adoration et de bonheur.

« Azéla, lui dit le prince, si je n'étais pas roi; si ma mère n'avait pas conçu la folle idée ( remarquez qu'il disait la *folle* idée ) de me marier avec la plus belle femme du monde, si enfin j'étais un simple mortel, si j'étais libre et si je t'aimais, dis, Azéla, m'aimerais-tu? »

Azéla baissa la tête; puis après un long silence elle releva vers le prince ses yeux inondés de larmes et lui dit, d'une voix si tremblante et si émue qu'il l'entendit à peine: « Tu me le demandes? .... »

A ces mots elle lui parût si belle qu'il crût que le ciel l'avait exaucé. Il se précipita à genoux et s'écria: « Oh merci! merci, mon Dieu! la voilà celle que vous me destiniez. Je l'ai aimée et, selon la parole de l'ermite, le miracle s'est accompli. C'est Azéla qui est la plus belle. »

Et il courut de ce pas raconter à la reine tout ce qui s'était passé. Je vous laisse à penser le bruit qu'elle fit et le désespoir qui s'empara d'elle. Azéla, en effet, n'avait pas changé: elle avait toujours de petits yeux, une bouche grande et une pâleur qui eût fait parfois douter de sa santé.

La pauvre mère se jeta tout en pleurs aux pieds du roi. Il ne la releva pas. Il lui soutint avec la logique terrible de l'amour, que depuis qu'il aimait Azéla, celle-ci était réellement devenue la plus belle des femmes.

La reine furieuse rassembla les savants et leur dit qu'ils étaient des ânes. La vérité, comme nous l'avons dit tout à l'heure, parle parfois par la bouche des rois. Elle réu-

nit les peintres , les poètes et les sculpteurs ; et les traita également de fous , de rêveurs , de maniaques et finalement d'imbéciles. Elle fit venir toutes les femmes que le roi avait consultées , les brutalisa et les chassa de son empire. Pour comble de malheur , lorsque le solitaire , sur qui la reine comptait encore pour faire revenir le roi de sa folie , vint dire à ce dernier qu'il s'était mépris sur le sens de ses paroles , le roi lui répondit avec l'arrogance de la conviction : Mon père , votre prophétie s'est accomplie. La beauté d'Azéla est maintenant dans mes yeux et dans mon cœur et je saurai l'y garder à l'abri de toutes les tentatives qu'on fera pour l'en arracher.

Le dénoûment que la mère avait prévu et redouté ne se fit pas attendre. Après avoir contemplé Azéla tout un jour , le prince lui dit le soir : Nous étions tous aveugles , mon Azéla. Tu as toujours été radieusement belle , la plus belle de toutes. Je m'en souviens maintenant et je ne sais pas comment tous ne l'ont pas proclamé dès le premier jour.

Et il l'épousa et la pauvre reine-mère en mourut de chagrin. Mais comme Azéla avait pris le titre de reine en épousant le prince , ses fidèles sujets , tout en disant : La reine est morte , purent crier , comme cela se pratique , du reste , encore de nos jours : « Vive la reine ! »

L'histoire ne dit pas si les enfants de ce royal couple furent beaux.

La morale de ce petit conte est toute dans cette maxime du vieil ermite de ce temps-là : à savoir que la beauté absolue n'est pas plus de ce monde que l'idéal ; et qu'il est absurde et même criminel d'user sa santé et sa vie à la

poursuite de l'impossible , lorsque nous pouvons être si heureux avec les biens que Dieu a daigné mettre à notre portée.

CHARLES PONCY.



# NÉCROLOGIE.



## M. MARIUS FORTOUL.

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,



NOTRE Société vient de faire, dans la personne de M. Marius Fortoul, l'un de ses membres correspondants, une perte d'autant plus cruelle que, dans l'ordre des faits naturels, c'était à M. Fortoul, le plus jeune d'entre nous, qu'était réservé le plus de vie et d'avenir.

La tombe s'est prématurément ouverte sous ses pas, au moment même où sa double carrière de travail manuel et de littérature s'aplanissait et s'ouvrait largement devant ses efforts, dont il allait recueillir enfin les fruits. J'ai sollicité le douloureux honneur de vous raconter, en quelques mots, une vie si courte

et pourtant si bien remplie. Je viens m'acquitter aujourd'hui de cette mission.

Marius Fortoul naquit à Saint-Tropez (Var) en février 1825. Dès l'âge de quatre ans, il vint habiter Marseille avec ses parents exerçant la profession de bijoutiers. Il fut admis, tout enfant encore, à l'école des frères des écoles chrétiennes, où le fils du pauvre trouve, dès l'âge le plus tendre, une éducation dont il profite souvent tout le reste de sa vie. En 1837, il perdit presque en même temps son père et sa mère. Ce double crêpe attaché à son front et à son cœur influa considérablement sur son caractère. Il perdit tout à coup sa pétulance et son insouciance enfantines, pour porter, avec un recueillement pieux, le deuil des êtres chers que Dieu avait rappelés dans son sein.

Son frère aîné, devenu chef de famille, voulant, autant que possible, développer l'éducation de Marius, le mit en pension chez les frères gris, à Aix. Il y fit des progrès tellement rapides qu'au bout d'un an ses professeurs proposèrent à sa famille de le garder gratuitement chez eux s'il voulait se destiner à l'état ecclésiastique. Mais il n'accueillit pas cette proposition. La perspective qu'on lui offrait l'effraya même à tel point qu'il ne voulut plus rester à Aix et que s'étant révolté contre les frères gris, il dût être ramené immédiatement à Marseille.

On tenta alors, mais sans succès, de le placer dans une maison de commerce. Il consentit néanmoins à essayer de travailler dans un bureau de changeur. Mais sachez-vous ce qu'il y fit ? Il y lut d'abord et apprit par cœur le drame de M. Bouchardy, *Gaspardo le Pécheur*, puis, il y

lut Corneille et Racine, et il prit tellement goût aux œuvres de théâtre qu'il finit par composer une tragédie lui-même.

Un homme qui fait des tragédies ne peut pas rester dans un bureau de changeur. Les chiffres et les rimés ne peuvent en aucune façon vivre en bonne intelligence. Un éclat se produit tôt ou tard entre eux. Fortoul le comprit et n'attendit pas l'éclat. Il rentra, pour n'en plus sortir, dans l'atelier de bijouterie de ses frères, et vint demander au travail des bras, qui n'exige pas une contention d'esprit aussi continue que le travail de bureau, le pain de chaque jour.

Ce fut là surtout que sa passion pour la muse de Corneille se développa. Il écrivit plusieurs tragédies qui, soumises à l'examen de juges compétents, tels que Méry et Autran, ses compatriotes, lui valurent de sincères félicitations et de doux encouragements, et lui permirent d'espérer qu'un jour les portes de l'Odéon s'ouvriraient devant ses rêves. Il obtint l'entrée gratuite des théâtres de Marseille, et un artiste dramatique de goût et de talent, M. Bertrand, se plut, pendant toute une année, à cultiver et à féconder en lui les heureuses dispositions qu'il révélait.

Il écrivit, en outre, à partir de cette époque, plusieurs odes et élégies qui figurent dans des recueils de l'*Athénée-Ouvrier* de Marseille dont il fut un des membres les plus actifs et qu'il a présidé pendant longtemps.

En 1844, il fut atteint d'une affection pulmonaire dont il ne se releva qu'à force de temps et de soins, et qui altéra profondément sa constitution déjà frêle et délicate.

Ce sont les suites même de cette cruelle maladie qui ont abrégé sa vie et qui nous l'ont enlevé à la fleur de l'âge, le 31 avril dernier, au milieu d'une famille désolée dont l'absence de ses frères aînés l'avait rendu le chef.

Marius Fortoul a présidé, outre l'Athénée-Ouvrier de Marseille, le conseil des prudhommes de cette ville. Il a été élu, en 1848-1849, président des délégués chargés de régler le différend des ouvriers et des patrons sur la double question du salaire et de la durée du travail. Dans toutes ces fonctions, il s'est efforcé d'être un trait-d'union vivant entre les parties qui lui avaient confié leurs intérêts et il s'est fait remarquer par un grand esprit de douceur, de conciliation, de droiture et de justice. Il a rendu ainsi d'éminents services à quiconque a eu recours à lui et sa tombe a été couverte de fleurs et de bénédictions par tous ceux qui l'ont connu et apprécié.

Son talent était doux et gracieux comme son caractère même. Bien qu'il fût partie de notre Société depuis quelques années, il n'avait pas osé encore, par modestie, faire imprimer ses œuvres dans nos Bulletins. Il nourrissait toujours l'espoir de mieux faire ou de châtier les œuvres déjà écloses. Je fais imprimer, à la suite de cette courte notice, une ode posthume qui vous donnera une idée de sa manière et du bonheur avec lequel il réussissait dans ses tentatives. Elle vous prouvera aussi quelle funeste prédilection son jeune esprit avait pour les sujets austères et tristes, comme s'il avait eu le pressentiment de la fin prochaine qui devait le ravir à notre amitié.

Mais quel que soit le jugement qui sera porté sur ses travaux si brusquement interrompus par la mort, quel

que soit le point de vue d'où ils seront envisagés et appréciés, il n'en restera pas moins acquis que Marius Fortoul fut un homme de talent et de cœur, un citoyen utile et d'une irréprochable probité, et que sa mémoire est digne de toute l'estime, de toute la sympathie, de tous les regrets des nombreux amis qui le pleurent aujourd'hui.

CH. PONCY.



# LA VIE ET LA MORT.

## Dialogue.

Advienne que pourra.

### LA VIE.

Parle , qui donc es-tu , toi qui marches dans l'ombre ,  
Une faux à la main , le front pâle , l'œil sombre ,  
Les vêtements ainsi déchirés en lambeaux ?  
Es-tu le désespoir ou l'ange des tombeaux ?  
Les rameaux des cyprès , quand tu passes frémissent ;  
La lumière s'éteint , les vents mêmes gémissent.  
Tu répands sur tes pas le deuil et la terreur ;  
Tous les cœurs sont en proie à des frissons d'horreur.  
Il n'est pas un mortel , un seul qui ne s'efface ,  
Et pour ne pas te voir , ne se voile la face.  
Moi-même, je l'avoue , émue à ton aspect ,  
J'éprouve je ne sais quel trouble , quel respect ;  
Ton silence imposant rend ma voix plus timide  
Et je sens que de pleurs ma paupière est humide.

Hélas ! comment le ciel , avare de ses dons ,  
A-t-il pu te laisser en de tels abandons ?  
Où donc est sa justice , ô sœur infortunée ?  
Quelle est donc ici-bas ta triste destinée ?  
Tu languis condamnée à d'éternels ennuis  
Et n'as pour compagnon que le spectre des nuits.  
Plus heureuse que toi , j'ai le droit de te plaindre.  
Comme la vérité , j'ignore l'art de feindre.  
Je voudrais partager mes trésors avec toi  
Et te rendre en attraits aussi riche que moi.  
N'est-ce pas que je dois t'inspirer de l'envie ?  
Regarde : je suis belle , on me nomme la Vie.  
C'est moi dont la puissance a créé l'univers ;  
J'ai donné l'existence à mille êtres divers ;  
J'ai dissipé des nuits les ténèbres profondes ;  
Des antres du cahos j'ai fait surgir des mondes ;  
Je porte dans mon flanc les générations  
Et reçoit des humains les adorations.

## LA MORT.

Moi , je ne suis pas belle et je n'ai pas tes charmes.  
Mes yeux tristes et creux sont voilés par les larmes.  
Seule auprès des cercueils et sous l'ombrage épais ,  
Je cherche le silence où je repose en paix.  
Avant les temps venus et l'heure désignée ,  
Des mondes où tu vis je me tiens éloignée.  
Quel effet produirai-je autre part qu'en ce lieu ?  
Tes plaisirs sont rians , qu'y ferai-je au milieu ?

Je sais que mon aspect fait pâlir d'épouvante  
 De tes adulateurs la troupe si fervente ;  
 Mais si je suis affreuse , avec tant de laideur  
 Dans l'effroi que j'inspire est toute ma grandeur.  
 N'accuse pas le ciel de la part qu'il m'a faite.  
 Si triste qu'elle soit , tu m'en vois satisfaite.  
 Moins brillant que le tien , mon règne est plus certain  
 Et ce n'est pas à toi de plaindre mon destin.  
 Qu'importe que le jour , dont tes yeux sont avides ,  
 N'éclaire pas des miens les paupières livides !  
 Qu'importe que des fleurs n'ornent pas mes cheveux !  
 Plus heureuse que toi , je ne fais pas des vœux.  
 J'ignore les tourments qui naissent de l'envie ,  
 Ce n'est que par ses maux que je connais la vie ;  
 Espérance du faible et désespoir du fort ,  
 Je suis la fin de tout , l'Éternité , la Mort.

## LA VIE.

A ce visage sombre , à cet air inflexible  
 Je t'avais devinée , ô déesse terrible !  
 Mon souffle à ton contact s'est à demi glacé  
 Et la pâleur du tien sur mon front a passé.  
 Mais comment se fait-il , ( oserai-je le dire ? )  
 Que tu flattes ton sort au lieu de le maudire ?  
 Ignorest-tu le mien pour ne pas l'envier ?  
 Viens , viens , à mon bonheur je veux te convier.  
 Viens , déserte un moment ces rivages funèbres  
 Où tout n'est que néant , que doutes , que ténèbres.

Vois quel monde inconnu se déroule à tes yeux !  
C'est là qu'est mon empire ; il s'approche des cieux.  
Ces astres lumineux dont les flots étincellent ,  
Ces montagnes , ces mers , ces fleuves qui ruissellent ,  
Ces vallons , ces forêts où mugissent les vents ,  
Tout respire , tout vit au profit des vivants.  
Tout m'appartient ! Je suis l'immensité, l'espace ;  
Je répands l'allégresse et la joie où je passe ;  
Le soleil à ma voix éclaire l'horizon ;  
L'agréable printemps fait croître le gazon ;  
Ma puissance est égale à celle de Dieu même ;  
Je féconde , je crée , on me chérit , on m'aime ,  
Je vois , je sens , je touche et , pour ne pas finir ,  
Quand le passé me fuit , j'embrasse l'avenir.  
Mais toi , qui donc es-tu pour être si hautaine ?  
Quel astre guide ici ta démarche incertaine ?  
A quel emploi sinistre exerces-tu ton bras ?  
Et quelle mission est la tienne ici-bas ?  
Malheur à qui t'attire au milieu de ses fêtes !  
Pour embellir ton front , les fleurs ne sont pas faites.  
Dans la coupe de miel tu verses le poison  
Et des faibles humains tu confonds la raison.  
D'aucun être pour toi la tête n'est sacrée ;  
Tu hais où je chéris , tu détruis où je crée ;  
Des générations tu décimes les jours  
Et , ne semant jamais , tu moissonnes toujours.  
Tu coupes de l'enfant la chevelure blonde ;  
Tu flétris ses beautés aussi fraîches que l'onde ;  
Les larmes du vieillard ne t'attendrissent pas.  
Et tu laisses ton deuil où s'effacent tes pas ,

Gloire, puissance, honneur, tout doit tomber, tout tombe :

Même avant qu'ils ne soient, tu prépares leur tombe.

Tu frappes sans pitié d'un œil indifférent

Le crime et la vertu, l'esclave et le tyran.

Tout se perd ; tout se noie au sein de tes abîmes

Et mes adorateurs ne sont que tes victimes.

Mais où les conduis-tu quand tu les a frappés ?

Quand tu les a saisis avec tes doigts crispés,

Où les emportes-tu ? Sur quel autre rivage ?

Dans quels lieux inconnus aux fureurs de l'orage ?

A tes funestes lois quand tu les asservis,

Leur rends-tu les trésors que tu leur as ravis ?

En dévorant leurs chairs, que fais-tu de leurs âmes ?

Pour les ensevelir, as-tu des mers de flammes ?

Où sont-ils ces héros, ces conquérants, ces rois

Pour qui de l'univers les champs semblaient étroits ?

C'est en vain qu'en pleurant j'interroge leur cendre.

Au fond de leur tombeau que ne puis-je descendre ?

Tremblante, et le regard par le doute arrêté

Y pourrais-je du moins trouver la Vérité ?

Qu'est-ce donc que la mort ? l'obscurité profonde,

Le sombre labyrinthe où se perd qui le sonde,

L'horreur, le désespoir où tout va s'engloutir

Et dont aucune main ne peut nous garantir.

Oh ! laisse-moi te fuir, redoutable fantôme ;

De ceux qui ne sont plus vas respirer l'atôme

Loin de l'air que répand ton souffle empoisonneur

Laisse-moi m'enivrer de joie et de bonheur !

Heureux qui peut jouir des bienfaits de la vie !

Heureux à mes festins sont ceux que je convie,

Et qui, l'âme contente et l'esprit sans remord,  
N'ont point encor senti les douleurs de la mort.

## LA MORT.

Mes secrets sont de ceux qu'aucun œil ne pénètre,  
Avant de me juger, apprends à te connaître,  
Toi qui sondes mon sort, ignores-tu le tien ?  
Oses-tu comparer ton avenir au mien ?  
Qu'est-ce donc que la vie ? Une erreur, un mensonge,  
Un rêve qui s'éteint aussitôt qu'on y songe,  
Un ciel que des brouillards voilent incessamment,  
Où l'éclat d'un beau jour ne luit que rarement,  
Un passage où languit, dans l'ennui qui l'enchaîne,  
Le triste voyageur qui cherche mon domaine,  
Qui maudit ton empire, et qui, las de gémir,  
Dans mon sein éternel vient enfin s'endormir.

Cesse de me vanter la splendeur de tes charmes.  
Tes yeux comme les miens sont rongés par les larmes ;  
Des soupirs en parlant entrecoupent ta voix  
Et tu me fais pitié telle que je te vois.  
Qu'est-ce que ta puissance ? encore une chimère,  
Une déception dont la suite est amère.  
Ton bonheur ? un vain mot qu'aux humains tu promets,  
Que tu promets toujours et n'accordes jamais.  
A quels soins vigilants consacres-tu tes veilles ?  
Où sont tes biens si doux ? quelles sont tes merveilles ?  
Comment divises-tu tes dons si précieux ?  
Que voit-on sur ton globe où je porte mes yeux ?

La vertu qui se traîne et le crime qui danse  
L'une dans la misère et l'autre l'abondance.

En vain le désespoir fait entendre ses cris :  
Les plus infortunés sont ceux que tu proscris.  
Là, ce sont des vieillards, des enfants et des femmes  
Qui grelottent de froid ou brûlent dans les flammes.  
Là, ce sont des mortels dont le brillant destin  
S'écoule lentement de festin en festin,  
Et dont les cœurs joyeux boivent jusqu'à la lie  
Des terrestres plaisirs l'inconstante folie.  
Là, que voit-on encor ? Des peuples opprimés,  
Des esclaves, des rois dont les bras sont armés,  
Des révolutions, des combats, des carnages,  
De longs fleuves de sang où sans cesse tu nages,  
Des prêtres insensés dont le joug odieux  
Loin de le les faire aimer fait abhorrer les dieux,  
Des conquérants jaloux dont le nom épouvante,  
Qui sèment autour d'eux une terreur vivante,  
Qui, vainqueurs ou vaincus, font trembler l'univers  
Et changent en un jour des cités en déserts.

Ah ! quel que soit l'éclat des titres qu'on leur donne,  
Qu'ils tombent dans l'abîme où je les abandonne !  
Ces guerriers si fameux qu'on nomme des héros,  
Des malheureux humains ne sont que les bourreaux.  
Pourvoyeurs de la mort, ils remplissent mes tombes,  
Ils couvrent mes autels d'horribles hécatombes.  
On chante cependant leur gloire, et l'avenir  
Consacre avec leur nom leur fatal souvenir.

Voilà ce qui se passe au sein de ton empire ,  
Et voilà le destin de tout ce qui respire !

Dans mon isolement où séjourne le deuil ,  
Viens jeter maintenant, viens jeter un coup-d'œil.  
Là , tout repose en paix sous l'ombre solitaire  
Entre l'éternité , le calme et le mystère.  
Le cri de la douleur vient ici s'assoupir ,  
L'âme n'a plus d'effroi , le cœur plus de soupir.  
Des hommes devant moi la fierté s'humilie ,  
Avec les mêmes fers , la même main les lie.  
Quand du scrutin fatal le dernier anneau sort ,  
Esclaves ou tyrans , tous n'ont qu'un même sort.  
Pour des temps infinis , je les prends , je les jette  
Dans le même cercueil , pied à pied , tête à tête  
Et donne aux mêmes vers qui rongent les tombeaux  
Une semblable part de leurs chairs en lambeaux.  
Ainsi l'égalité , la justice suprême  
Règnent réellement où je règne moi-même . . . . .  
Suis-je donc si terrible et ne fais-je donc rien  
Pour la gloire de Dieu , qui soit bon , qui soit bien ?

Telle que je parais , épouvantable , immonde ,  
J'ai rendu plus que toi de services au monde.  
De mes soins vigilants apprends quels sont les fruits :  
Tu produis les fléaux et moi je les détruis.  
Je frappe le méchant à l'heure inattendue ,  
Où son âme au plaisir s'abandonne éperdue.  
Au milieu des complots, dont il est le moteur  
Funeste au genre humain , je frappe l'imposteur.

Mais l'innocent du moins , je lui prête assistance  
Et finis sa misère avec son existence.  
Heureux qui peut voir mettre un terme à ses malheurs  
Et puiser dans mon sein l'oubli de ses douleurs.

Ainsi tout m'appartient. . . . l'immensité , l'espace ,  
La trace des vivants disparaît d'où je passe ;  
La foudre dans les cieux à ma voix retentit ;  
Sous les pieds des mortels la terre s'engloutit ;  
Les générations comme un fleuve s'écoulent  
Vers l'abîme éternel où mes mains les refoulent ;  
Le passé qui s'enfuit , le présent , l'avenir  
S'ils ne sont pas à moi doivent me revenir.  
Mon empire s'étend sur toute la nature  
Et tu dois me servir toi-même de pâture.  
Mais tu ne perdras rien à ce change du sort :  
Le tourment c'est la Vie et le repos , la Mort.

MARIUS FORTOUL.



